

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, N^O 442—SAMEDI, 22 OCTOBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 10, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'ESCADRE FRANÇAISE A GÈNES — L'AMIRAL REUNIER REÇEVANT S. M. LE ROI D'ITALIE A BORD DU "FORMIDABLE"

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 OCTOBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE. — Causerie : Chansons, par Benjamin Sulte. — Poésie : Les cœurs, par Albert Ferland. — Carnet du Monde Illustré, par Jules Saint Elme. — Mon premier cheveu blanc, par Hermance. — Arrochage des rues à l'électricité, (avec gravure). — Primes du mois de septembre. — M. Stephen Globensky, président de l'Association des Dentistes. — La légende de la forêt, par Charles Valeur. — Etudes historiques : La première carte de By-Town, par Régis Roy. — Poésie : Sous bois en octobre, par Joseph Nolin. — A corriger : Correspondance, par X. Vincy. — Notes et faits. — Choses et autres. — Feuilleton : La belle ténébreuse, (suite) par Jules Mary. — Enigme. — Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES. — L'escadre française à Gênes : L'amiral Reunier recevant S. M. le roi d'Italie à bord du "Formidable." — Portrait de M. Stephen Globensky, président de l'Association des Dentistes. — A propos des fêtes du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb : l'escadre française à Gênes, (Italie) ; Marins français ; LL MM. le roi et la reine d'Italie ; Marins Italiens ; Le port de Gênes ; Le nouveau bassin de Carengo.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



CHANSONS

DEPUIS que monsieur l'abbé F.-X. Burque nous a parlé pour la première fois de la transformation que les couplets populaires subissent en traversant les âges, j'ai fait quelques réflexions à ce sujet et je crois me rappeler que cette pratique est commune à tous les peuples. Cela procède des circonstances particulières à ceux qui chantent ces couplets.

Le paysan de France possédait, il y a trois siècles, une romance grossière dans ses expressions, poétique dans son sens, et chantée d'une voix traînante ; sous Henri IV, comme aujourd'hui, elle est la même. Quelques Normands l'apportèrent en Canada ; elle y gagna bientôt un langage poli, son sens n'en devint que plus beau, et elle se rhythmisa sur l'aviron — ce qui lui infusa comme du sang chaud dans les veines. La reconnaissez-vous ? C'est la *Claire Fontaine*. Nous l'avons améliorée au point d'en faire un poème national.

* * Et la complainte du *Juif Errant* ! Elle

date bien certainement de six siècles, et c'est toujours la même, à la façon du couteau de saint Hubert, dont on remplaçait la lame brisée ou le manche fendu, à mesure que l'une de ces pièces perdait de sa valeur.

La forme des vers du XIIIe siècle, qui chantaient la grande misère du Juif Errant, a dû se modifier au XIVE, et encore au XVe, et encore au XVIIe, à mesure que la langue s'enrichissait et que de nouvelles expressions remplaçaient les anciennes.

Nous ne lisons que difficilement les vers de Robert Wase, un peu mieux ceux de Chartier et de Vilbon, mais il faut venir jusqu'au XVIe siècle pour rencontrer Marot et voir la forme du français que nous parlons. Sous les mots qui, à tour de rôle, ont composé *Le Juif Errant*, la même idée était partout exprimée.

Malbrouk est vieux de plus de mille ans. Plusieurs nations se sont passé la fantaisie de faire enterrer ridiculement le général qui les avait battus. Le duc de Marlborough est le dernier de la série qui ait été illustré, mais sa chanson, qui n'est pas la sienne, a changé de moule tant et plus, avant et après lui, sans que son fond en soit affecté.

Eh ! dans la *Marseillaise*, qui date d'hier, on fait déjà des changements et l'on omet certains passages, car

Les complices de Bouillé

par exemple, ne nous disent plus rien, et

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups

manque de précision dans la pensée.

Ainsi vont les couplets populaires, les uns se bonifiant avec l'âge, les autres ne changeant qu'en autant que la langue elle-même mue et se remplume.

* * L'idée de M. l'abbé Burque, de développer le chant de *Vive la Canadienne*, a été excellente et tout à fait dans l'ordre. Ce genre de chansons, qui consiste à énumérer les qualités ou les défauts d'une personne ou d'un type reconnu, nous autorise à ajouter couplets sur couplets sans que l'on puisse dire que nous allongeons par trop, car le chanteur est toujours libre de choisir les vers qui lui plaisent et de laisser les autres de côté. La *Canadienne* est un type ; plusieurs poètes ne suffiraient pas à la peindre ; on peut toujours dire son mot sur le compte de cette femme admirable sans mériter le blâme. C'est un thème à effet toujours ! Vous en avez la preuve dans les santés que l'on boit à nos banquets, alors qu'un orateur se lève pour faire l'éloge des femmes de son pays. Les applaudissements ébranlent la salle et l'on entonne *Vive la Canadienne*. Mais les voix s'arrêtent au deuxième couplet, vu qu'il n'y a pas de suite, et j'avoue que c'est peu galant de notre part. Il était temps qu'un Canadien à l'esprit élevé, comme l'est M. Burque, se déterminât à concéder plus de terrain aux vertus de ce sexe auquel nous devons nos mères et nos sœurs. Dorénavant, on chantera la *Canadienne* plus longtemps et ce sera pour le mieux, car, elle n'a rien à craindre quand l'on parle d'elle. M. Burque va se trouver dans la position de Gérin-Lajoie, puisque l'on modifiera sa chanson et même qu'on lui prêtera des couplets. Ce sera l'histoire de tous les temps.

* * Puisque je viens de mentionner Gérin-Lajoie, permettez-moi de dire que l'on s'est demandé pourquoi il a écrit le *Canadien errant* en rimes masculines, lorsque la règle nous oblige à entremêler la rime masculine avec la féminine. Je réponds que la musique l'obligeait à en agir ainsi. Faites un *Canadien errant* sur le même air, avec des rimes féminines, et vous ne pourrez pas le chanter.

Je vais vous raconter comment cette chanson célèbre est venue au monde. Il y avait au collège de Nicolet un élève du nom de Pinard qui chantait des airs de marche durant les promenades autorisées. On se plaisait beaucoup à marquer le

pas sur les cadences du jeune Pinard, et comme Gérin-Lajoie venait de voir passer sur le fleuve le navire qui emportait les exilés canadiens déportés en Australie, il conçut le projet de faire chanter à ses camarades une complainte sur ce sujet. Elle fut composée en moins d'une heure et le lendemain tout le collège retentissait de ces accents. Ce fut comme une trainée de poudre dans le Bas-Canada. L'air y était connu. Les grands chansonniers, comme Béranger, ont toujours adopté des airs familiers à tout le monde. La population vibra au son des paroles qu'elle entendait, parce que c'était l'expression de la pensée populaire. Vous dirais-je que ces couplets se sont répandus aux extrémités de l'Amérique, partout où il y a des Canadiens, et, comme dit le Père de Smet : "où les Canadiens-français n'ont-ils pas pénétré ?"

* * Je vous citerai un autre fait, bien curieux, qui m'a été conté par Mgr Faraud, l'évêque de la rivière Mackenzie — c'est que le *Canadien Errant* a eu les honneurs de la parodie, comme toutes les œuvres qui impressionnent vivement un peuple au sens artistique.

Monseigneur m'a chanté ces couplets pleins d'esprit, improvisés par les voyageurs du grand Nord-Ouest, mais je me garderais de vous en fournir le texte. . . . Pour faire plaisir à Gérin-Lajoie, je lui récitai, le lendemain, ce que je venais d'apprendre, et il rit de bon cœur. C'était un homme ouvert à toutes les surprises de l'intelligence et, se voyant travesti de la sorte, il me remercia de lui avoir fait connaître une chose aussi nouvelle.

Puisque je parle de lui, c'est le moment de dire qu'il était un homme sans prétention, imbu de l'idée de se rendre utile à ses compatriotes et de les guider toujours dans la voie que son expérience lui permettait de nous indiquer avec certitude. Il n'avait pas l'audace des écrivains qui s'imposent au public, mais savait mettre sur le papier des considérations qui nous portent à réfléchir.

* * J'espère que M. l'abbé Burque va voir le *Canadien Errant* sous un jour nouveau, et qui est grand par lui-même. La transformation de quelques mots dans ces strophes célèbres tombe parfaitement d'accord avec la donnée du sujet tel qu'il est maintenant.

Si Gérin-Lajoie a voulu parler des exilés de 1839, son cadre est susceptible d'embrasser les événements de notre époque, car, c'est après tout l'éloge du Canadien sur la terre étrangère qu'il a voulu rendre, et puisque la moitié de notre peuple est aujourd'hui absente de ses foyers, il faut bien conserver les expressions douloureuses dont le poète s'est servi et dont il avait puisé l'inspiration dans son ardent désir de voir les Canadiens-français se tenir compacts au milieu de la province de Québec, notre seule patrie, notre France !

Ce sentiment de la concentration de la race sur un seul point, afin de nous procurer et la valeur et l'importance qui pourraient en résulter, il l'avait intensément, et il se fut jeté aux frontières pour nous empêcher de passer outre et d'aller féconder les champs du voisin par notre travail.

Les temps sont changés. Il ne nous reste qu'une ressource : vive la *Canadienne* ! Avec elle, il y a des chances d'avenir. C'est la femme, chez nous, qui sauvera l'homme.

Benjamin Sulte

On n'a dans son existence ni deux grandes amitiés, ni deux grands amours. — J. CLARETIE.

La folie d'hier peut être la raison de demain. — G.-M. VALTOUR.

De confrère à confrère, les éloges sont des certificats de ressemblance. — STENDHAL.



LES CŒURS

A ma mère

Je pense que les cœurs, si généreux et doux,
Qui chantaient et pleuraient comme ceux qui demeurent,
Dans le tombeau muet songent toujours à nous,
Et n'y meurent.

Oh ! ces cœurs disparus doivent être encor bons !...
Dans le sein de la tombe, où l'on croit qu'ils expirent,
Ils doivent quelquefois se rappeler des noms
Qu'ils soupirent.

Oui, tous ces nobles cœurs qu'on ose nous ravir
Et qu'aux champs du repos les durs faucheurs sèment,
En eux ont conservé des leurs le souvenir,
Et les aiment.

Lorsque nous en parlons, les larmes dans les yeux,
Les plaintes qu'on perçoit au sein des vents qui grondent,
Sont, sans doute, leurs voix, oui, ce doivent être eux
Qui répondent.

Ah ! qu'on pense à ces cœurs et que l'on prie aussi,
Car si, comme aux cieux gris les automnes se plaignent,
Le soir, à notre orsaille, ils gémissent ainsi.
C'est qu'ils saignent !...

Albert Fustard

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Notre estimé correspondant d'Ottawa, M. le docteur Rodolphe Chevrier vint de tendre ses mains à lier aux chaînes d'or de l'hyménée. Tous nos compliments à l'heureuse conquérante, Mme Chevrier, née mademoiselle Joséphine Belle, notre concitoyenne de Montréal. Et à tous les deux nos meilleurs souhaits de félicité.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Violette, Montréal—Soyez sans inquiétude, je vous prie ; le journaliste vrai sait être fidèle à la consigne, esclave de son devoir : bavard comme une pie ou muet comme une carpe, selon l'occasion.

D. McK. McA., Montréal.—Audessus d'un nom anglais, ces vers français sont remarquables, même à titre d'essai. Toutefois, LE MONDE ILLUSTRÉ ne saurait les insérer encore. Mettez-y un peu plus de travail, si le goût y est, et le succès viendra.

* *

Le *Sylphe* est une revue littéraire, fort bien faite, éditée à Voiron, en Dauphiné, France, et que publie la *Revue du Monde Latin*, comme son supplément mensuel. Cette publication, à l'instar de plusieurs autres du genre, en France, a ses concours littéraires périodiques. Nous venons de recevoir le compte-rendu du 8ème et dernier de ces concours et le programme du 9ème et prochain. Celui-ci, ouvert depuis le 1er août, sera clos le 1er novembre. Il se compose de deux sections : (a) sonnet, sujet libre ; (b) sonnet, sujet imposé : Bayard. Ces sonnets doivent être inédits. Un franc ou vingt centins, c'est le prix d'entrée. S'adresser au *Sylphe*, 2, rue de la Gare, à Voiron, ou M. Alexandre Michel, 8, faubourg Très-Cloîtres, Grenoble, France. Plusieurs récompenses sont offertes aux vainqueurs : médailles de vermeil, d'argent, de bronze et diplômes d'honneur. Succès à ce tournoi distingué.

* *

Lundi dernier, le 17, a eu lieu l'ouverture d'un

grand bazar, au profit des pauvres, qui se continuera jusqu'à la fin du mois. Le bazar a lieu dans les salles situées dans le soubassement de l'église Saint-Joseph, rue Richmond. Il y a chaque soir un programme choisi et varié consistant en bonne musique, chansons comiques, représentations dramatiques, déclamations. On y trouve aussi plusieurs départements dirigés par les dames et les demoiselles de la paroisse ; nous citerons de mémoire, les tables de fantaisie, de vente, de loterie, de rafraîchissements, des fleurs, la roue de fortune, un phonographe et un vrai bureau de poste avec tout le personnel nécessaire, (en très jolis costumes) pour réception et distribution des malles. Les facteurs de ce bureau de poste, portent le nom significatif de *Messageurs du Bonheur*. Une visite là réjouit doublement, puisque, tout en faisant une bonne œuvre, on a la satisfaction d'avoir passé une agréable soirée.

JULES SAINT-ELME.

MON PREMIER CHEVEU BLANC

A MON AMIE MIGNONNE

Que de fois, aux beaux jours, perdant mes doigts dans ton toupet gracieux, n'ai-je pas admiré avec envie ces blancs flocons de neige, prématurément tombés sur tes cheveux châtain ?

Que de fois ne t'ai-je pas offert à les échanger, ces fils d'argent, contre mes boucles d'ébène ?

Que de fois ne t'ai-je pas dit que je donnerais plus que je ne possède pour voir aussi, avant les années, la capricieuse nature jouer des siennes sur mon front ?...

Bénie soit-elle, mon amie, cette fée que tu méprises ! Voilà que ma glace vient de me renvoyer l'image fidèle d'un cheveu blanc, tout blanc, là ! au milieu de ces touffes si noires.

* *

" Arrachez-le bien vite !—s'est-on écrié de toutes parts, comprenant peu mon enthousiasme—demain, vous en aurez dix !..."

Demain, dix ?...

Mais j'en veux vingt, cent ! Je veux qu'il se fasse légion ce cheveu blanc !...

* *

Voir courir des boucles blanches sur un front jeune : voilà ce que j'admire vraiment, ce que je trouve noble, grand et beau.

Avoir des cheveux blancs avant de doubler la trentaine, n'a-t-il pas été là toujours un de mes rêves, un de ces rêves d'Hermance qu'elle sait traiter si bien !

Avoir des cheveux blancs et être jeune encore ! j'en mourrais du désir ! et j'en désespérais aussi, en face de l'aïeul dont soixante-dix hivers n'avaient pu réussir à blanchir la chevelure restée fort abondante.

Voilez-vous la face, grand-père, qui paraissez vouloir descendre de votre cadre pour admonester la petite-fille qui parle ainsi....

Vous n'y pouvez rien : elle aura des cheveux blancs !

* *

Cheveu blanc de vingt et quelques printemps, que dis-tu au front sur lequel tu viens de naître ?

Quel mot magique, inconnu encore, y traces-tu pour que l'œil l'y découvre à travers la glace fidèle qui n'a su mentir jamais ?

Apportes-tu le dernier mot de rêves longtemps caressés ?... Es-tu le messager hâtif de la froide raison, de la mûre sagesse ?... Te fais-tu l'adieu des papillons roses, l'avant-coureur de la prosaïque réalité ?...

Qui que tu sois, parle !

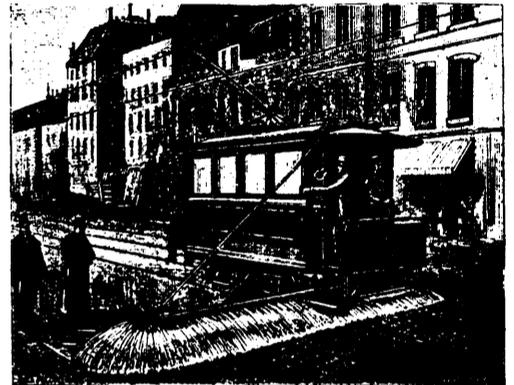
Parle à l'imagination prête à se bercer toujours de nouveaux espoirs, de nouvelles illusions. Parle au cœur prêt à s'ouvrir toujours devant tout

enivrement, toute extase, toute grandeur. Parle à l'âme....

Qui que tu sois, parle !—car ie t'aime, ô fil d'argent !

H. J. Maurice

ARROSAGE DES RUES A L'ÉLECTRICITÉ



La machine à arroser les rues, que représente notre gravure, offre l'aspect extérieur d'un char ordinaire, pour moins effrayer les chevaux. C'est, en réalité, un grand réservoir en fer et rempli d'eau. Cette eau est distribuée sur la voie et de chaque côté au moyen d'un tuyau horizontal percé de nombreuses ouvertures.

Le tuyau est disposé de telle façon que les parties excédant la voie peuvent être ramenées le long du char, par une manœuvre facile, et livrer ainsi libre passage aux quelques véhicules peu nombreux qui se rencontreraient sur la rue aux heures ordinaires de l'arrosage. Deux hommes, qui se tiennent à l'avant, suffisent à manœuvrer le char et le tuyau.

Cette invention, peu coûteuse et tout à la fois ingénieuse, assurera un arrosage rapide et régulier.—J. St.-E.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dame Aldérie Viau (\$25.00), 358, rue Cadieux ; Tancrede Jobin, 166, rue Drolet ; Joseph Tremblay, 2,674, rue Notre-Dame ; S. H. Durand, 155, avenue Laval ; V. Gagner, 394, rue Lagauchetière ; Raoul Belisle, 254, rue Jacques-Cartier ; Eucher Lussier, 57, rue Poupard ; Dame Benjamin Bienvenue, 163, rue Plessis ; Dame Rosée Henry, 48, rue Vitré ; Jos. A. Chayer, 225, rue Maisonneuve ; Delle Marie Gagnon, 676, rue Mignonne ; Delle Alphonsine Leroux, 194, rue Aqueduc ; Joseph Bleau, 225, rue Fontaine ; E. Masson, 31, rue Dufresne ; D. M. Amyot, 430, avenue Laval ; A. Aubin, 301, rue Cadieux ; Charles Victor Brunelle, 2, rue Sanguinet ; Delle Marie-Louise Deslauriers, 1180, rue Notre-Dame ; Alfred Lesage (\$4.00), 78, rue Ste-Catherine ; Edmond Robert, 185, rue St-Urbain ; Arthur Martineau, 11, ruelle Guy ; A. McDougall, 513, rue Albert.

Longueuil.—Emile Charron (\$50.00), 36, rue Grant.

Québec.—Gaudias Letellier (\$25.00), prime réclamée après publication de la dernière liste, 62, rue St-Ignace, St-Sauveur ; Lédia Parent, 18, rue Charest, Saint-Roch ; Elzéar Pichette, rue, rue de l'Eglise, Saint-Roch ; Charles Matte, 106, rue St-Germain, Saint-Sauveur.

St-Raymond.—Albert Savary.

St-Marguerite, Lac Masson.—Rév. A. G. Moreau.

St-Anaclet.—S. Z. Côté.

Trois-Rivières.—Del e L. Bertha Paquin.

Ottawa.—Del e B'anche Richard, 171, rue Cathcart.

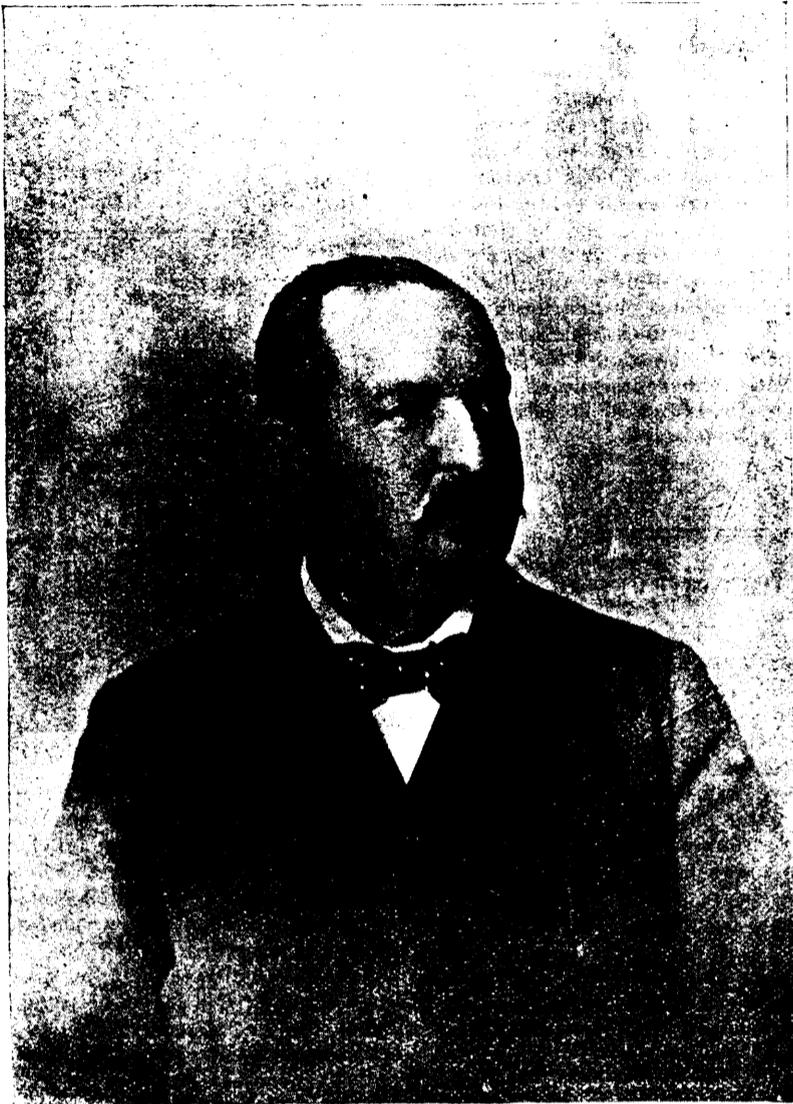
Sherbrooke.—E. Boucher.

Sorel.—Georges Arseneault.

Ste-Génévieve.—Alfred Legault, 122, rue Vinet ; Joseph Gélinaux, (\$2.00) rue Duverray.

Haverhill, Mass.—Dlle Elizabeth Villemure (\$10.00), 288, rue Essex.

Boston, Mass.—Olivier Ethier, Massachusetts House.



M. STEPHEN GLOBENSKY, PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DES DENTISTES
Photographie Archambault—Photogravure Armstrong



MONSIEUR Stephen Globensky, dont nous publions aujourd'hui le portrait, est un de nos concitoyens les mieux connus et les plus estimés.

Né au village de Saint-Eustache, en 1848, il vint, jeune encore, à Montréal où, après avoir terminé ses classes, il se livra à l'étude de la pharmacie, sous un des médecins-pharmaciens les plus distingués, M. le Dr Angus Mac-Donnell.

Après quelques années passées dans la pratique de la pharmacopée, M. Globensky se mit à étudier la chirurgie-dentaire, sous M. le Dr Charles-F.-F. Trestler, un des plus habiles praticiens de l'époque. Sous cette direction intelligente, M. Globensky acquit bientôt les connaissances qui le mirent en état de recevoir, en 1870, son diplôme de licencié en chirurgie dentaire.

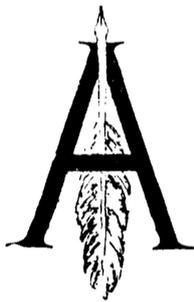
Après avoir pratiqué sa profession pendant deux ans, M. Globensky entra en société avec son ancien patron, et depuis lors les deux associés se partagent les soins d'une clientèle nombreuse où se rencontre l'élite de notre société.

En 1886, M. Globensky fut élu membre du bureau de direction de l'Association des dentistes, dont il fut trésorier pendant trois ans, et, en 1888, l'université Victoria le choisit comme lecteur sur l'art dentaire. M. Globensky s'est toujours activement occupé des affaires de l'Association, et c'est, en partie, grâce à ses efforts constants et désintéressés, qu'elle compte aujourd'hui parmi les institutions les plus importantes et qu'elle jouit d'une organisation, d'un collège et de lois qui lui sont propres.

M. Globensky a aussi été professeur de prothèse dentaire et de métallurgie, au collège dentaire de la province de Québec.

C'est sans doute pour rendre hommage à son caractère honorable et à son dévouement aux intérêts de la profession dont il est un des membres les plus distingués, que ses confrères l'ont élevé, tout dernièrement, à la présidence de l'Association des dentistes de cette province.

LA LÉGENDE DE LA FORÊT



AVRÈZ-VOUS la légende, lecteur ? Et d'abord, qu'est-ce qu'une légende ? Cette expression implique plusieurs sens, mais, au point de vue de l'histoire et de la tradition, la légende est un récit merveilleux, populaire, c'est-à-dire une anecdote mêlée d'événements surnaturels ; ce n'est pas précisément un conte comme ceux de Chs Perrault, que publie la *Presse*, dans ses numéros du samedi ;

dans le conte, tout est fiction ou invention, et une partie des personnages sont fantastiques, tels que les fées ; dans la légende, tous les personnages existent, soit physiquement, ou spirituellement, et le récit est de l'histoire, mais semée d'épisodes merveilleux.

Il ne faut pas non plus confondre le conte et la légende avec la fable, qui n'est qu'une apologie morale ; celle-ci a pour but d'instruire l'homme par la nature : telles les fables de Lafontaine ; les deux genres ci-dessus, au contraire, bien que pouvant également impliquer une morale, ont pour but principaux : le conte, de récréer doucement l'esprit ; la légende, de frapper l'imagination, tout en récréant. Et c'est par là que la légende est sur-

tout remarquable : grâce au merveilleux, ou plaisant ou terrible qu'elle renferme, elle passionne plus que tout autre récit imaginaire.

C'est principalement les actes d'héroïsme religieux, tels que le martyre et les croisades, ainsi que les hauts faits de chevalerie qui ont donné naissance aux légendes. Cependant, on rencontre maintes légendes nées de la vie morale des peuples : ces dernières sont communes dans les pays où les mœurs se sont conservées pures et naïves, religieuses et patriarcales ; la Bretagne est un de ceux-là. Chaque contrée a ses légendes, mais la vieille Armorique, cette terre primitive de la Gaule, dont les chemins ont été creusés par des centaines de générations, renferme plus de traditions et de souvenirs qu'aucune autre province de la France : la vie simple, frugale et austère du Breton rustique, du Breton campagnard et des bords de la mer, devait fournir ample matière à la légende morale : ses landes, ses forêts mystérieuses, hantées par les souvenirs historiques, ne pouvaient manquer de créer l'épopée merveilleuse. Dans mon enfance, j'en ai ouï plusieurs. C'était pendant les longues veillées d'hiver et au village : les hommes teillaient du chanvre, confectionnaient des liens d'osier, des fouets, etc. ; les femmes filaient, ravaudaient ou tricotaient ; ces travaux prétaient à la conversation. Grand'maman, disaient les enfants, un conte, s'il vous plaît. Oui, c'est cela, un conte, appuyait la jeunesse. C'était toujours aux doyens d'âge qu'on s'adressait pour obtenir quelque récit émouvant, parce que les grands parents avaient beaucoup vu et entendu. Ceux-ci avaient toujours soin de choisir un sujet d'où se dégageait une leçon morale, une crainte salutaire du vice.

Un soir donc que pour la centième fois peut-être, les jeunes sollicitaient un conte, car tout est conte pour l'enfant auquel ce mot mystérieux plaît, un soir, disons-nous, grand'mère nous raconta le trait ci-dessous qui m'a profondément ému alors ; même aujourd'hui encore, l'émotion en est toujours très vivace. C'est que, comme le disait Lafontaine, nous sommes tous d'Athènes, nous Gaulois, quand il s'agit d'écouter un récit intéressant. Cela est tellement vrai pour moi, que si celui que je vais vous narrer m'était de nouveau conté, je l'écouterais encore comme si je ne le connaissais pas.

— Bonne maman, un conte.

A cette prière, l'aïeule rajusta ses lunettes, signe infaillible qu'elle allait parler.

En voyant ce mouvement, les gamins comme moi se serrèrent contre les ailes maternelles ; les jeunes filles se rapprochèrent instinctivement l'une de l'autre ; les jeunes gens se renforcèrent dans leurs chaises ; tous s'agitèrent, jusqu'au chat, l'ami du foyer, qui s'étendit en faisant entendre un ronron d'approbation. C'est que tous ressentaient cette terreur instinctive, intuitive même qu'il est si agréable d'éprouver quand on se sent en parfaite sécurité. Alors, au milieu d'un silence haletant, mère grand commença.

I

Dans une forêt de Bretagne, vivait un ménage de charbonniers, composé du père, de la mère et d'une jeune fille. Profondément chrétiens, les parents s'efforçaient d'inspirer à leur enfant l'amour de la vertu, du beau et du bien. D'un heureux naturel, la jeune fille répondait parfaitement à leurs soins. Aussi, était-elle digne, sous tous rapports. Physiquement, elle était grande, svelte et d'une figure très mignonne ; bref, elle était charmante et passait avec raison pour la plus belle fille du canton.

Yvonne était son nom. A dix-huit ans, elle n'avait encore quitté le bois que pour aller à l'église. Cette existence obscure et isolée lui suffisait, et le monde, qu'elle ne fréquentait pas, n'avait aucun attrait pour elle.

A cette époque, ses parents furent invités par des amis à la fête du bourg voisin de la forêt. Comme cette fête coïncidait avec la foire du canton, et que les parents avaient des acquisitions à faire, ils s'y rendirent et emmenèrent leur fille afin de la distraire un peu.

Après le dîner, qui fut copieux comme le sont

tous les repas de la campagne en pareille occurrence, tous, amis, parents et la jeune fille, allèrent faire un tour ensemble sur la place de la foire où se trouvaient les attractions de la fête. Toute la population et nombre d'étrangers étaient là, formant plusieurs milliers de personnes. Yvonne, qui n'avait encore rien vu pour ainsi dire, était véritablement éblouie par le spectacle qu'elle avait sous les yeux.

Les baraques foraines avec leurs grandes toiles-annonces, grotesquement peintes, grossièrement brossées, étaient pour elles des chefs-d'œuvre de peinture. Les pitres sur leurs tréteaux, débitant leurs boniments cocasses, l'intéressaient énormément ; la parade, les lazzis, les quolibets et les soufflets postiches que s'envoyaient les paillasses, la faisaient rire aux larmes. Plus loin, les tables de jeux, les éblouissants étalages d'articles utiles et de fantaisie, connus sous le nom de blanches, et surtout les luxueux carroussels à chevaux de bois, écarquillaient ses yeux comme s'ils venaient de naître à la lumière. Les sons stridents du cuivre, la voix grave des grosses caisses, le roulement des tambours, le son aigu des fifres et flageolets, les vibrations nasillardes des cymbales, toute cette harmonie assourdissante, infernale et cacophonique des fêtes foraines la charmait comme si elle eut ouï les chefs-d'œuvre de l'Opéra. La houle humaine, ses cris, ses chants, les appels des saltimbanques : " Entrez, mesdames et messieurs, c'est deux ronds, deux sous seulement, ça va commencer, é, é, é, qu'on se le dise, en avant la musique ! " Tout ce tintamarre, ces cris discordants, ce tohu-bohu d'une fête populaire, absorbait absolument la jeune fille.

Tout en marchant, on arriva au bal champêtre. Quelques douzaines de groupes se trémoussaient là, au milieu d'une grange, ainsi que cela se fait dans les campagnes. Comme il n'est pas plus défendu de voir danser que de regarder des fous dans leurs contorsions, les parents d'Yvonne lui permirent de jeter un coup d'œil sur ce spectacle de gymnastique mondaine. La naïve enfant suivait curieusement le va et vient rythmé et cadencé des danseurs mais sans désir de s'y mêler.

Pendant ce temps, elle ne s'apercevait pas qu'un jeune homme qui paraissait chercher une partenaire pour la danse, la considérait avidement. Vingt-cinq ans environ, bien découplé, air dispos, torse d'Apollon, visage aux traits agréables, en un mot, beau garçon, trop beau même, et distingué, tel était le personnage. Cependant, il y avait dans l'œil du jeune homme quelque chose de dur, de sceptique et de hardi qui refroidissait l'admiration que provoquait d'abord son beau physique.

Sous le rapport social, c'était le fils unique d'un riche fermier mort depuis un an. Propriétaire d'une des plus belles terres du pays, et célibataire, il vivait luxueusement sur son domaine rural.

Il s'approcha de la jeune fille et lui demanda galamment si elle voulait lui accorder l'honneur de la prochaine contredanse. A ces paroles, auxquelles elle ne s'attendait pas, Yvonne fit un soubresaut comme si elle eut été piquée par un serpent ; elle se remit aussitôt et répondit timidement au monsieur qu'elle ne tenait pas à danser, que, d'ailleurs, elle ne le savait guère. " Au reste, voilà mes parents, dit-elle, en les désignant, adressez-vous à eux. "

Le jeune homme accosta les parents et formula sa requête. Ceux-ci connaissaient l'individu comme tout le monde ; ils savaient qu'il était un des plus riches propriétaires du canton, mais ne savaient rien de ses antécédents. La vérité est que personne ne le connaissait intimement, car il venait assez rarement au bourg et vivait très retiré dans sa ferme au milieu d'un nombreux personnel de valets. Il ne la quittait que pour se rendre, de temps à autre, aux foires et marchés des villes voisines : il y coulait, à ces occasions, quelques jours d'une joyeuse vie ; bref, c'était un franc épicurien. Quelques-uns s'en doutaient, mais la plupart l'ignoraient.

Les parents d'Yvonne ne tenaient pas à ce que leur fille dansât, mais, flattés des attentions du beau et riche fermier pour leur enfant chérie, ils lui répondirent qu'ils la laissaient libre. Le galant sollicita la jeune fille assez longtemps ; il répugnait

à la vertueuse enfant de mettre le pied dans un bal public.

Pendant ce temps, les autres jeunes filles qui faisaient tapisserie en regardant danser, jaloussaient affreusement la charbonnière, ainsi qu'elles l'appelaient, d'être l'objet des galanteries du seigneur de la contrée.

Autant par convenance que par timidité, Yvonne accorda enfin un quadrille. Celui-ci achevé, le Narcisse demanda la faveur d'une nouvelle danse, mais Yvonne refusa en disant qu'elle n'aimait pas danser en public. Le fermier offrit alors un rafraîchissement à la jeune fille et à ses parents, au café voisin.

Comme c'est la mode d'aller au café en famille, un jour de fête populaire, nos bonnes gens acceptèrent l'invitation. Il était nuit quand on sortit de l'estaminet. A ce moment, les histrions battaient le rappel à grands renforts d'orchestre, et chacun se précipitait dans les tentes pour voir les luttes de l'hercule forain, le dompteur de fauves, l'ignivore ou mangeur de feu, le jongleur funambule, contorsioniste, etc.

Le jeune homme voulut payer ces différents spectacles. Les parents d'Yvonne s'y refusèrent, mais il y mit tant d'insistance, tant de galanterie, qu'ils finirent par se laisser vaincre. Pendant les représentations, le jeune galantin faisait la cour, *firtait*, selon l'expression nouvelle, avec la belle Yvonne.

Le cœur tout neuf de l'adorable enfant, et sans aucune expérience, se laissait peu à peu envahir par un sentiment nouveau qu'elle ne pouvait analyser, mais qui la troublait profondément : c'était tout à la fois de la crainte et de l'ivresse.

A la fin des spectacles pendant lesquels elle avait beaucoup plus écouté son cavalier que regardé les scènes qui se déroulaient à ses yeux, le cœur d'Yvonne ne lui appartenait plus.

Dependant, elle n'avait rien dit de compromettant, ne s'était nullement trahie, mais à la simple inspection de ses yeux, au trouble de sa voix, le jeune viveur s'était convaincu qu'il était possesseur du cœur de cet ange.

Les parents d'Yvonne ne se faisaient point illusion, et malgré ses avances, ils ne crurent pas un instant à des intentions sérieuses de la part du riche fermier à l'égard de leur fille pauvre, mais ils ne se doutèrent pas non plus que l'amour venait d'éclater dans le cœur de leur enfant. Par reconnaissance pour la générosité de celui qui leur avait fait les honneurs des curiosités de la fête, ils le laissèrent marcher en avant en donnant le bras à Yvonne, et eux cheminaient en compagnie de leurs amis chez qui l'on retournait.

Tout en devisant et riant entre eux des scènes comiques dont ils venaient d'être témoins, et couroyés par la foule, insensiblement, ils se trouvèrent distancés d'Yvonne et de son cavalier et bientôt ils les perdirent de vue ; cependant, les parents ne s'en émurent pas autrement, comptant bien les retrouver chez leurs amis. Mais, arrivé là, Yvonne n'était pas rentrée. Voilà les parents bien en peine ; il était environ dix heures du soir. Le père retourna vivement sur ses pas, parcourant le bourg, questionna, mais en vain. Yvonne et son galant restèrent introuvables.

Que se passait-il donc ? La chose la plus naturelle du monde, mais que Lafontaine a définie dans ce distique plein d'un terrible mystère :

" Amour, amour, quand tu nous tiens
" On peut bien dire : adieu prudence ! "

Yvonne, heureuse d'être appuyée sur le bras de celui qu'elle considérait déjà comme un ami, charmée par les paroles flatteuses du jeune homme qui lui répétait avec ardeur que, bien qu'elle fût pauvre, il l'aimait passionnément et qu'elle était la première femme qui eut conquis son amour, Yvonne, tout à ce langage de feu si nouveau pour elle, perdit complètement, pendant cette conversation, la notion du temps et du chemin qu'elle parcourait. Peu à peu le couple sortit de la foule et le silence se fit autour de lui ; mais, annihilée comme elle l'était, la candide enfant ne s'en rendit pas compte.

Tout à coup, à un moment où la verve de son compagnon commençait à tarir, Yvonne releva brusquement la tête et s'aperçut qu'elle avait dé-

voyé ; le bourg, avec les illuminations de la fête expirante, disparaissait derrière elle à une distance de près d'un demi-mille, et le bois était à deux pas. Comment avait-elle pu s'oublier au point de s'écartier aussi loin. Alors, elle se ressaisit : lâchant instinctivement le bras de son cavalier, elle le regarda avec effarement ; celui-ci ne broncha pas ; puis, pensant au chagrin que ses parents devaient éprouver en ce moment en ne la voyant pas avec eux, et au déshonneur qui pourrait jaillir sur sa réputation jusque là immaculée, elle se mit à pleurer amèrement et conjura le jeune homme de la reconduire auprès de ses parents. Son compagnon s'empressa alors de la consoler en lui disant que ses parents étaient derrière eux.

— Nous sommes sur le chemin de la charbonnière, que vous devez suivre pour regagner votre demeure, ajouta-t-il ; voici le bois où elle se trouve ; c'est également ma route, vu que ma ferme est située de l'autre côté de la forêt ; n'ayez donc pas peur et continuons, vos parents vont nous rejoindre, puisque tous vous devez repartir ce soir.

— Non, non, ils ne partiront pas sans me chercher ; oh ! je vous en supplie, monsieur, reconduisez-moi au bourg ! Si j'osais, je m'en retournerais seule, mais j'ai peur, ce silence de la nuit m'effraye ; vous êtes bon et honnête, n'est-ce pas, vous avez un caractère noble ! De grâce, veuillez me rendre à mes parents, et toute ma vie je vous en serai reconnaissante.

— Non, répondit le jeune viveur avec un étrange sourire.

La pauvre enfant jeta alors un regard d'épouvante sur cet homme. Était-ce bien celui auquel elle venait de s'attacher follement, qui lui-même venait de lui dire " je t'aime, " et qui, maintenant, se riait cyniquement de ses larmes ? Alors sa conscience se réveilla. Elle lui reprocha de s'être endormie dans une fausse sécurité, de n'avoir pas veillé sur elle-même, de s'être abandonnée à l'égard de cet inconnu à un sentiment que la prudence lui conseillait de contrôler ; oui, c'est ta faute, ta grande faute, lui disaient ses remords, si tu es maintenant à la merci de cet homme !

Aussitôt la peur l'envahit, et cette peur morale, surmontant celle de la nuit, elle se mit à courir dans la direction du bourg. Mais lui l'arrêta par le bras en lui disant avec un rire infernal :

— Trop tard, la belle.

Yvonne alors comprit tout : elle vit que ce misérable l'avait égarée en cherchant à détourner son attention par des paroles mielleuses, enivrantes, et que son amour n'était qu'une vile et infâme imposture.

La pauvre fille se débattit alors violemment et poussa un cri de détresse. Peines inutiles, hélas ! la plaine était déserte et le fermier, taillé en hercule, avait la force d'un athlète.

Il saisit les bras de la jeune fille et les lui ramena derrière le dos, lui mit la main sur la bouche ; puis, la soulevant comme il eut fait d'un enfant, le lâche s'élança dans les bois avec son fardeau. Un démon méphistophélique avait soufflé une horrible pensée dans le cœur de ce Faust cynique et, nouvelle Marguerite, la naïve, bonne et innocente Yvonne tombait victime de son imprudente confiance, comme la triste héroïne du drame légendaire de Goethe.

CHARLES VALEUR.

(La fin au prochain numéro)

S'il faut parler *haut* avec les sourds, avec les bonnetiers il faut parler *bas*.

* *

Un professeur à un élève :

— Ça, qu'est-ce que c'est ?

— C'est un é ouvert.

— Et ça ?

— Un é fermé.

Un éternuement oblige l'initiateur à s'interrompre. Et l'enfant de s'écrier :

— Ça, c'est un nez débouché.

Traits caractéristique de la SALSEPAREILLE DE HOOD la plus forte vente, le plus de mérite, les plus grandes guérisons. Essayez-la et jouissez de ses bienfaits.

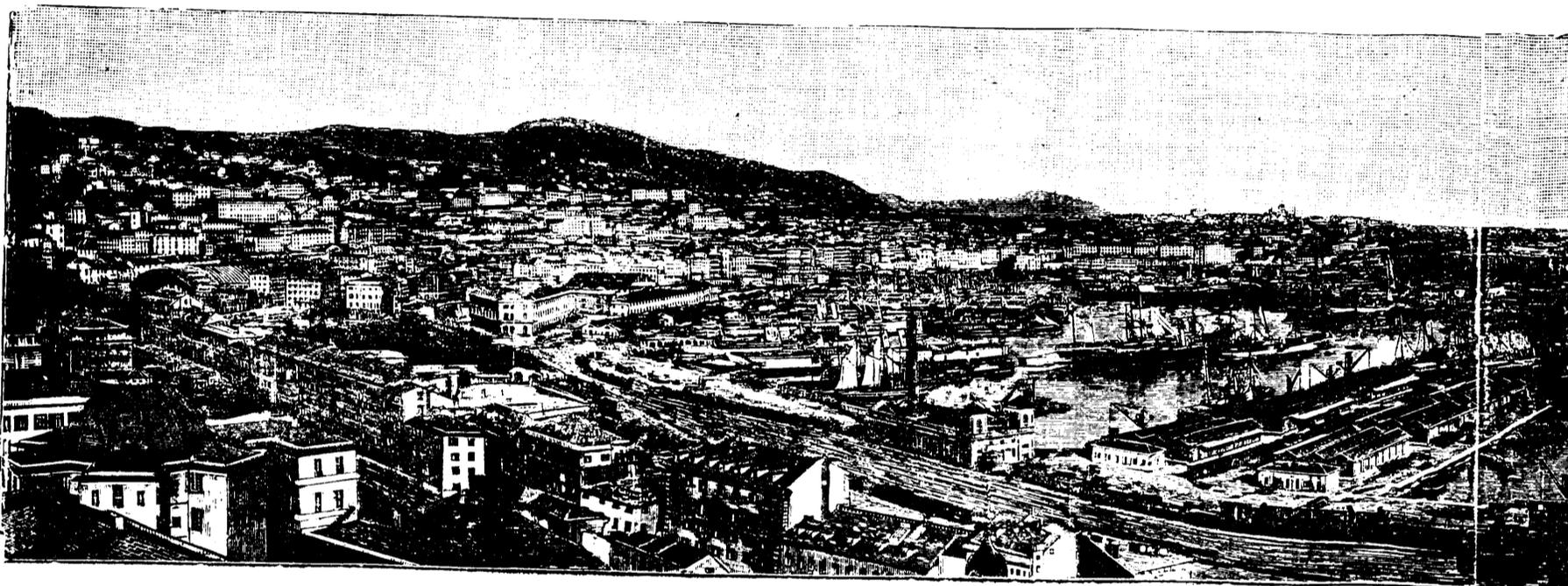


André Hignot

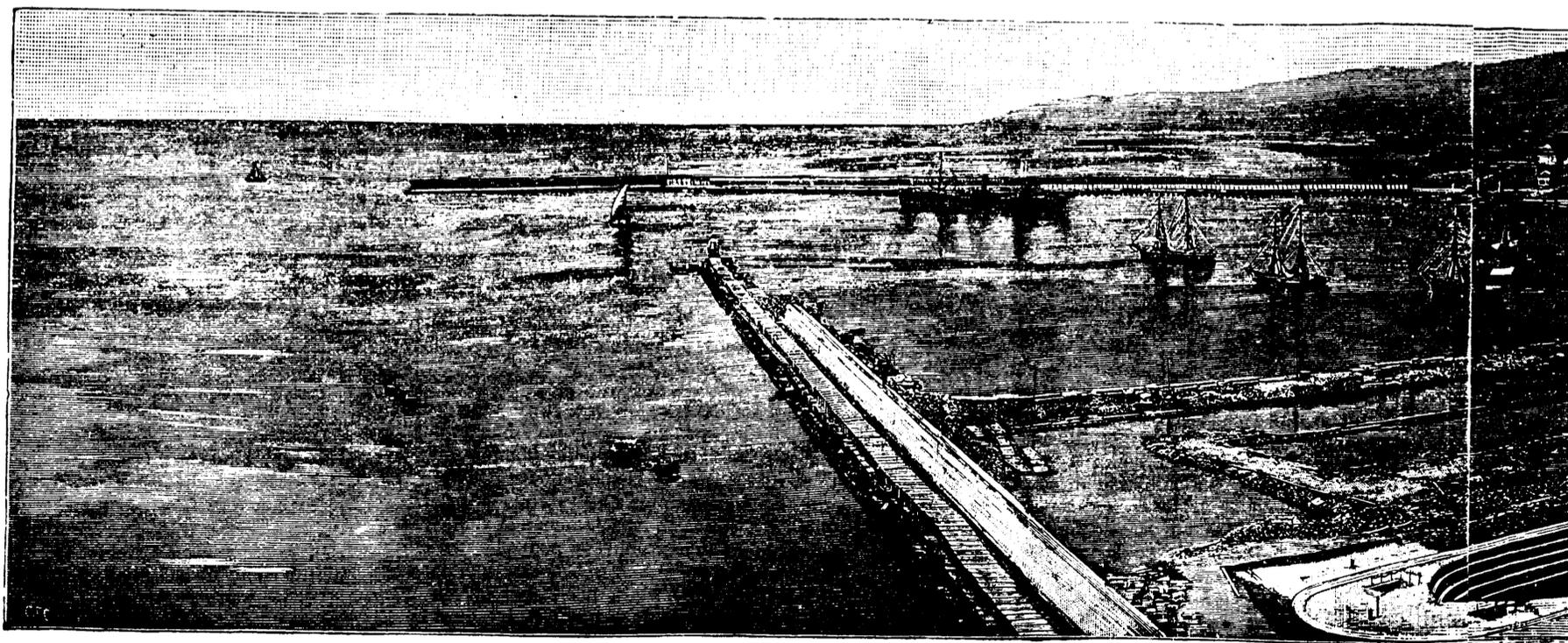
MARINS FRANÇAIS.



LL. MM. LE ROI ET LA REINE D'ITA

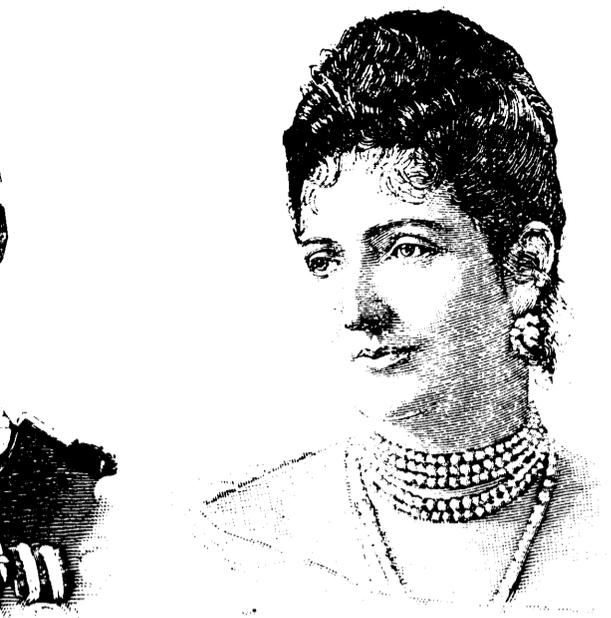


LE PORT DE GENES. (Photogr



LE NOUVEAU BASSIN D

A propos des fêtes du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique



LA REINE D'ITALIE. (Photographie Alessandri, à Rome.)



MARINS ITALIENS.

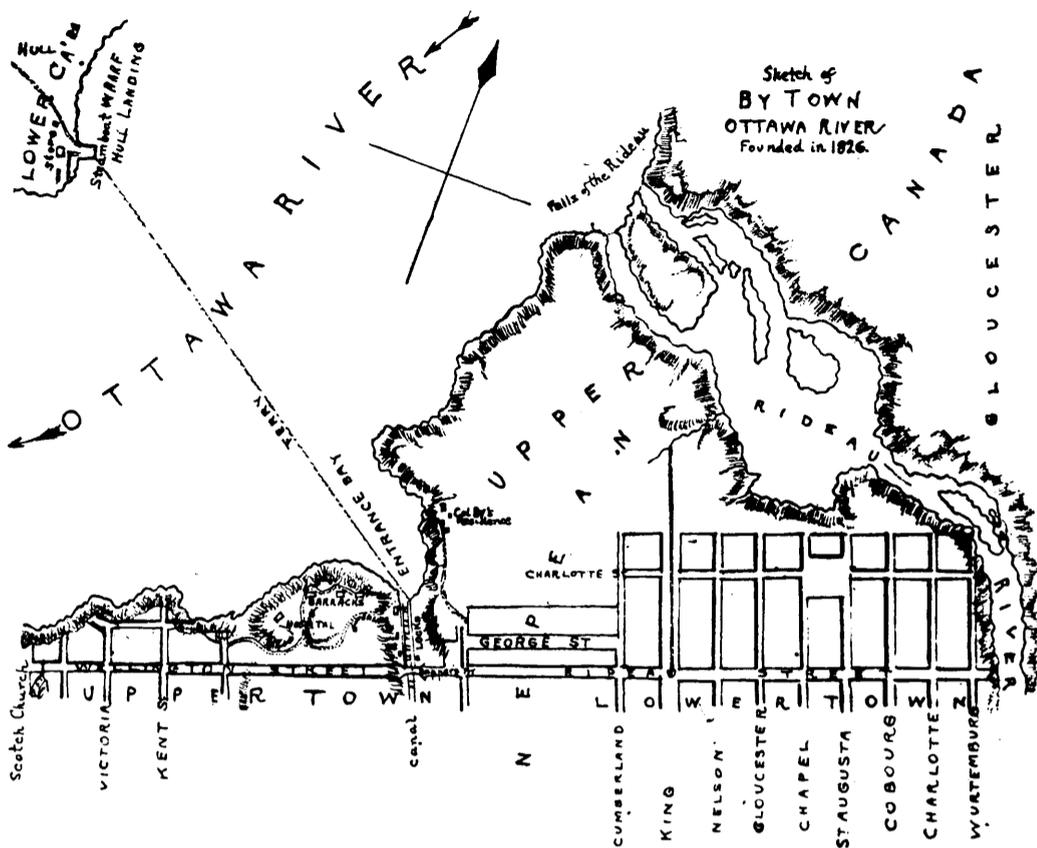


GENES. (Photographie Ciappoi, à Gènes.)



NOUVEAU BASSIN DE CARENAGE.

de l'Amérique par Christophe Colomb — L'escadre française à Gènes (Italie)



LA PREMIÈRE CARTE DE BY-TOWN (OTTAWA)



LA PREMIÈRE CARTE DE BY-TOWN



A première carte de By-Town (Ottawa), fut faite par le lieutenant-colonel Bouchette, arpenteur-général des colonies anglaises dans l'Amérique du Nord, en 1829, et publiée en 1832, dans son livre : *Possessions anglaises dans l'Amérique du Nord*. L'examen de cette carte intéressera particulièrement les lecteurs outaouaisiens

du MONDE ILLUSTRÉ.

La carte porte en tête : "Plan de By-Town, rivière Outaouais, fondé en 1826." Ceci est une erreur, car ce n'est qu'en 1827 que l'on put déterminer le meilleur endroit sur la rivière Ottawa, et avant 1827 il n'y avait pas plus d'une ou deux familles établies ici, mais la construction du canal amena, dans cette dernière année, beaucoup de monde. M. Samuel Claws, ingénieur civil, employé par le gouvernement provincial du Haut-Canada, avait proposé de se servir de la rivière Rideau pour le canal de ce nom, en reliant celle-ci à la rivière Outaouais, par un système d'écluses, à l'endroit où la rivière Rideau tombe en une large nappe d'eau dans l'Outaouais, d'où le nom "Rideau."

Lord Dalhousie, alors gouverneur général du Canada, et le colonel By, après une visite faite en 1826, avaient choisi le site actuel (entre la côte du parc Major et celle des édifices du gouvernement), et M. John Mactaggart, ingénieur civil, que l'on fit venir d'Angleterre pour être commis aux travaux du canal, fit un examen minutieux des lignes proposées par M. Claws, lord Dalhousie et le colonel By. M. Mactaggart fit son rapport le 26 décembre 1826, au colonel By, en faveur du site choisi par ce dernier, et le printemps suivant le canal se commençait.

"Les rues, nous dit le lieutenant colonel Bou-

chette, sont tirées avec beaucoup de régularité. Il y a environ 150 maisons ; la plupart sont bâties en bois."

Les mots "Nepean" et "Gloucester", sur la carte, désignent les cantons connus encore sous ces noms.

By-Town est divisé en deux parties, la Haute et la Basse Ville.

La rivière Rideau a beaucoup changé depuis que ce plan a été fait ; plusieurs îles ou ilots en sont disparus, ou ont diminué en étendue. Son cours s'est élargi en différents endroits ; en d'autres, le contraire a eu lieu.

Un regard sur le plan ci-dessus le fait voir.

Dans la basse-ville, deux rues portent le même nom ; évidemment c'est une erreur. La rue Charlotte, parallèle à la rue Rideau, est connue aujourd'hui sous le nom de la rue "Clarence." L'autre rue Charlotte, en haut de la rue Rideau, a encore le même nom. Il en est de même des rues Wurttemberg, Cobourg, Chapelle, Nelson, King, et Cumberland. La rue "Saint-Augusta" n'est plus sainte, mais "Augusta" tout court. La rue "Gloucester" a déménagé ; elle demeure aujourd'hui dans la haute-ville, presque vis-à-vis le carré Cartier, sur la rue Elgin. La rue Friel—d'après un ancien maire—a remplacé la rue Gloucester, dans la basse-ville.

Le carré, entre les rues "Saint-Augusta" et Chapelle, est le carré Anglesea.

Sur ce carré est bâti le presbytère de Sainte-Anne d'Ottawa.

Entre la rue Cumberland et le pont est la rue Sussex ; elle était courte alors. La rue George est encore connue sous ce nom.

Le colonel By demeurait dans une maison en pierre, sur la côte qui porta longtemps le nom "Colonel." Aujourd'hui, c'est l'élégant parc Major. La maison du colonel était à l'extrémité nord-ouest du parc. Voici ce qu'en dit le lieutenant-colonel Bouchette : "Du côté est de la baie de l'entrée du canal est délicieusement située la demeure du colonel By, commandant des Ingénieurs-Royaux, à cette station. De la véranda de sa maison, l'œil contemple une vue splendide, offerte par le magnifique paysage des deux Canadas, des hautes éminences qui entourent la Baie de l'Entrée, et par les rives sauvages et accidentées vis-à-vis, au-delà desquelles l'on voit une partie de l'établissement florissant de Hull et son église..."

Le bateau-traversier a changé ses points de traverse. Du côté d'Ottawa, c'est aujourd'hui un

peu au nord de l'endroit où se trouvait la résidence du colonel By, en bas de la côte ; et du côté de Hull, un peu plus loin, peut-être 200 verges au sud-ouest de l'endroit marqué sur le plan.

Le pont des Sapeurs, construit par deux compagnies des Sapeurs-Royaux, en 1828, avec de la pierre tirée des carrières de la côte du "Colonel," réunit, d'après le plan de Bouchette, les rues Wellington et Rideau. Ceci n'est pas exact. Le pont des Sapeurs n'est pas en droite ligne avec la rue Rideau, il oblique un peu et réunit celle-ci avec la rue Sparks. Le pont Dufferin, construit en 1875, est le trait d'union entre les rues Wellington et Rideau. Les 8 premières écluses du canal Rideau sont en bas du pont Dufferin.

Dans la haute ville, sur le terrain occupé par les bâtisses du Gouvernement, l'on avait placé les casernes, au nombre de trois, pour les Sapeurs-Royaux, et l'hôpital. Ces bâtisses étaient en pierre.

La rue "Kent," sur la rue Wellington, a gardé son nom. La rue "Lyon" remplace la rue "Victoria," mais la rue parallèle à la rue Wellington s'appelle "Vittoria," l'italien de "Victoria." Entre le pont et la rue Kent nous avons la rue de la "Banque," tracée sur le plan mais non nommée. La rue entre la rue Vittoria et l'église des Ecosais, s'appelle "Baie." L'église des Ecosais se trouvait au coin de la rue Concession.

Les flèches entre lesquelles sont écrits les mots "Rivière Outaouais" (Ottawa River), doivent indiquer le cours de la rivière, c'est généralement l'emploi que l'on fait de ces signes. Donc, l'auteur du premier plan d'Outaouais s'est trompé s'il a voulu employer ces signes dans ce sens, car la rivière coule dans une direction contraire.

Les quelques erreurs que j'ai relevées font voir que l'arpenteur général d'alors n'a pas donné l'attention qu'il aurait dû donner à cette carte, puisqu'il se proposait de la publier plus tard, mais tout de même elle est très intéressante.

RÉGIS ROY.

SOUS BOIS EN OCTOBRE

Près du bois mordu par l'automne
Et sous les nids vides d'oiseaux,
Le flot scande dans les roseaux
Un chant plaintif et monotone.

Des obuchotements familiers
Se croisent dans le vent qui passe,
Et, frissonnantes dans l'espace,
Les feuilles tombent par milliers.

Par instants, à travers les branches,
Le soleil darde un chaud rayon,
Et fait du rouge tourbillon
Un essaim troublant d'ailes blanches.

Sous les halliers et dans les bois,
Sur les grèves que l'onde effleure,
Tout sourit ga ment et tout pleure,
Tout gémit et chante à la fois.

C'est l'adieu touchant et suprême
Du bois sombre à l'été qui luit....
Tel, à son amant qui s'enfuit,
Une femme dirait : Je t'aime !....

JOSEPH NOLI.

Sorel, 1892.

A CORRIGER

Dans la fable, *Le renard et l'ours*, de M. l'abbé F.-X. Burque, numéro 440, du 8 octobre courant, une erreur typographique a fait mettre un *p* à la place d'un *h*, et produit un contre-sens qu'il est nécessaire de corriger. Au lieu de *pères*, dans le 8e vers, il faudra lire *hères*, le mot propre exigé par le sens de la phrase. Et la fable débutera ainsi :

Un renard, pieux personnage,
Tout au service du seigneur,
Faisant ouvrage sur ouvrage
Avec une indicible ardeur,
Un jour, parmi les siens, tombe en grande détresse ;
Car il fallait bâtir temple, au el et maison ;
Ft, lui, voyait avec tristesse
Que les hères de son canton
Ne pouvaient aussitôt lui fournir la richesse,
L'argent indispensable en telle occasion.

Correspondance

Monsieur le Rédacteur,

J'allais vous parler sur notre système de postes, mais je me rappelle que plusieurs plumes beaucoup plus autorisées que la mienne ont déjà écrit à ce sujet, sans grand résultat. Je dois pourtant, tout en demandant pardon à M. Ludo du long retard que j'ai apporté à lui répondre, lui expliquer la cause de ce retard ; et, au risque de n'être pas cru, je lui dirai que c'est encore la faute de ce malheureux courrier qui ne m'a remis que ce matin le numéro du 17 septembre, où j'ai lu avec quel étonnement, je l'avoue, la remarque de M. Ludo, toute délicate qu'elle est.

Cependant, je dois rendre raison à M. Ludo en particulier et à un grand nombre de familles de Maria.

Dans sa correspondance du 17 dernier, M. Ludo regrette que je ne me sois pas arrêté au bureau de poste de Maria comme je l'ai fait à celui de Carleton. J'y aurais été reçu, dit-il, avec la même bonhomie, et un accueil aussi honnête, aussi peu gênant.

M. Ludo, je vous demande bien pardon, mais je n'ai jamais voulu parler d'une maison en particulier. Si j'ai spécifié le bureau de poste de Carleton, c'est que je l'ai choisi comme type de la paroisse en général. Nul doute que si j'avais voulu parler des aimables hôtes du bureau de poste de Maria en particulier, je n'aurais eu que des louanges à en faire, et je pourrais en dire autant de plusieurs maisons de Maria, mais, comme je l'ai déjà dit, mon but n'était pas d'écrire des personnalités, mais tout simplement une étude de mœurs ; et s'il m'est arrivé de citer une maison en particulier, c'est que j'y ai trouvé, en résumé, le caractère général de la place.

Une autre chose m'étonne aussi : après avoir dit qu'il m'approuve lorsque je prétends "qu'à Maria les usages sont à peu près les mêmes qu'à Carleton," M. Ludo ajoute : "Néanmoins, si j'étais plus autorisé, et s'il m'était permis d'émettre mon opinion, peut-être différerait-elle de celle que je respecte en ce moment." Il est vrai, M. Ludo, que je vois votre pseudonyme pour la première fois sur ce journal, mais votre style élégant et facile me prouve que vous ne tenez pas la plume pour la première fois, et je ne vois pas pourquoi il ne vous est pas permis d'émettre votre opinion sur ce charmant journal, LE MONDE ILLUSTRÉ, témoin déjà de plusieurs lettres des plus courtoises. Ainsi, M. Ludo, exprimez et exprimez tout au long votre opinion sur n'importe quel sujet, et je suis persuadé que tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ sans en excepter les lectrices, seront heureux de vous lire.

X. VINCY.

St-Jean, 6 octobre 1892.

NOTES ET FAITS

La mémoire des grands hommes

Chateaubriand avait, entre autres qualités, une remarquable puissance de mémoire.

Vers l'âge de 16 ans, il apprit par cœur les tables de logarithmes. On lui fit subir maintes épreuves ; jamais on ne put le mettre en défaut.

Voici une autre anecdote puisée à la même source.

Au collège, on avait l'habitude de faire des lectures assez longues en présence des élèves. Naturellement ils devaient prêter une oreille peu attentive.

Un jour, le régent crut s'apercevoir que l'esprit du jeune Chateaubriand était bien loin de la salle d'étude ; brusquement il lui demande de lui dire quel était le sujet de la lecture qu'on venait de faire.

Chateaubriand se recueillit un instant et se mit, sans hésitation et sans erreur à répéter mot pour mot tout ce qui avait été lu.

Des vergers

Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler aujourd'hui que les mulots et les souris font de grands ravages durant l'hiver dans les vergers, surtout dans les vergers plantés de jeunes pommiers. Quel moyen prendre pour empêcher les dégâts de ces rongeurs ? Le meilleur c'est de nettoyer parfaitement les vergers des herbes et des feuilles mortes qui s'y trouvent ; les mulots et les souris profiteront de ces matières pour se fabriquer des nids et établir leurs quartiers d'hiver et partant pour commettre dans le jeune verger leurs ravages accoutumés. Un autre moyen d'empêcher les mulots de ronger l'écorce des jeunes pommiers c'est de butter ces derniers à la hauteur de dix ou douze pouces et de battre fortement la terre de chaque butté ; il est rare que les rongeurs attaquent un pommier ainsi butté. Quelques jardiniers recommandent aussi d'entourer à l'automne les pommiers à la hauteur de dix-huit à vingt pouces avec un gros carton goudronné. Il y a aussi le moyen d'empoisonner bel et bien toutes ces vermines. La chose est assez facile en perçant dans une pièce de bois des trous de six à huit pouces au moyen d'une tarière et en plaçant au fond de ces trous de la farine et autre appâts empoisonneurs que les mulots et les souris pourront savourer à leur aise, mais qui seront hors d'atteinte des chats, des chiens et des volailles.

* * * *

L'autorité paternelle

"Ce qu'il y a de plus difficile pour certains parents, dit Mgr Dupanloup, c'est de "vouloir" et aussi de "faire vouloir" leurs enfants. On ne veut plus, on ne sait plus commander ni défendre : commander le bien, défendre le mal, avec douceur, fermeté et persévérance. J'ai vu les meilleurs fléchir là-dessus, et par là même gâter profondément les enfants, dès le premier âge.

"Et ce n'est plus seulement à trois, quatre ou cinq ans qu'on gâte les enfants, mais à dix onze et douze ans. Aujourd'hui c'est à douze ou treize ans qu'on a pris le parti de faire la volonté de ses enfants, et qu'on croit ne pouvoir plus leur rien commander sérieusement.

"Combien de fois n'ai-je pas entendu dire : "Mais il ne veut pas, il ne voudra pas !" Et pourquoi donc êtes-vous sur la terre, père et mère, sinon pour vouloir avec sagesse, et pour faire vouloir avec autorité ?

"Une mère me disait de son fils, pour lequel je lui donnais le conseil le plus important : "Mais il a quinze ans, on ne peut plus lui ordonner."

Et ce sont des parents chrétiens qui tiennent un pareil langage ! Et ils comptent pour rien les menaces et les terribles exemples des divines Ecritures ! Voyez Héli, voyez Samuel ! c'étaient des saints, leurs fils avaient trente ans : ils prévariquèrent, les pères ne les corrigèrent point : on connaît le châtement des uns et des autres."

L'autorité paternelle, même dans une foule de bonnes familles, du reste, tend de plus en plus à descendre au-dessous du zéro.

* * * *

La guerre future

La guerre future ! Quel effroyable inconnu. Ce que sera cette formidable lutte, personne ne peut le dire, pas même les hommes du métier, car le service obligatoire pour tous, les nouveaux armements, la poudre sans fumée ont transformé de fond en comble l'art militaire et déjouent toutes les anciennes combinaisons. Ce que nous savons seulement, c'est que, selon les expressions de M. de Bismarck : "Le vaincu sera saigné à blanc, et la guerre de 1870 n'aura été qu'un jeu d'enfants auprès de cette lutte d'extermination ; c'est que le nouveau fusil atteint à 2,000 mètres un ennemi presque invisible et que la blessure petite à l'extérieur fait à l'intérieur d'effroyables ravages ; que dans la dernière guerre d'Orient, les Russes ont eu 311,000 hommes, c'est-à-dire plus de la moitié de leur armée, mis hors de combat par les blessures et les maladies ; que si la France met en ligne 1,200,000 hommes, on aura 5 à 600,000 hommes à soigner ; qu'il y faudrait 200,000 infirmiers que cela est impossible parce que tous les hommes va-

lides porteront les armes ; et par conséquent le concours des femmes est absolument indispensable. Ce que l'on sait aussi c'est que la mobilisation de l'armée française peut être terminée en cinq jours ; donc, que dans la première semaine qui suivra l'ouverture des hostilités, il y aura des milliers de blessés et de malades et que les femmes doivent apprendre dès maintenant, à l'avance, pendant la paix, les fonctions qu'elles auront à remplir pendant la guerre future.

En France on a pris l'initiative de ce mouvement et déjà plusieurs sociétés de femmes figurent dans les cadres de l'armée.

* * * *

Pot de pensées

De nos jours, l'homme ne donne guère sa main qu'à la femme qui lui graisse la patte.

Les hannetons diffèrent de certains financiers, en ce sens que ce n'est qu'au printemps qu'ils volent.

Quelle destinée que celle des poissons : avoir toujours le bec à l'eau !

L'or jette un éclat qui ne peut malheureusement pas se ramasser.

Lorsqu'on est le plus fort, on croit toujours posséder le droit. C'est un travers.

Les chirurgiens sont rarement d'accord. Il n'y en a pas deux qui pensent de la même façon.

Sous prétexte qu'ils aident à la marche du char de l'Etat, certains fonctionnaires font la roue.

Entendu aux courses :

Un sportman bien connu, dont la belle-mère est très malade, rencontre un ami qui s'empresse de demander des nouvelles.

—Eh bien, et votre belle-mère ? y a-t-il quelque espoir ?

—Oh ! répond le sportman, encore un faux départ.



Mde ANNA SUTHERLAND

Kalamazoo, Mich., avait des enflures dans le cou, ou depuis sa 10ème année, lui causant de grandes souffrances. Si elle prenait le rhum, elle ne pouvait marcher deux longueurs de maison sans tomber de faiblesse. Elle prit de la

SARSEPAREILLE DE HOOD

Et maintenant elle est débarrassée de tout cela. Elle en a pressé plusieurs de prendre la Sarssepaille de Hood et ils ont aussi été guéris. Cela vous fera du bien.

Les PILULES DE HOOD guérissent les maladies du Foie, la jaunisse, les maux de tête, de bile, les aigreurs d'estomac, les nausées !

LAPRES LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Lapiés appartenait autrefois à la maison W Notman & Fils — Portraits de tous genres et au prix courant. — Téléphone Bell, 7283.

CHOSSES ET AUTRES

—On va placer dans une tour de la cathédrale Saint-Paul, à Londres, une cloche pesant dix-sept tonnes : le marteau seul pèse 680 livres.

—M. F. J. Pinfold's de Hyde's Mills, Wis. A. E. U., écrit ce qui suit : "Pendant vingt-cinq ans j'ai souffert du mal de tête, mais depuis que j'ai fait usage de Diamond Vera-Cura, je n'ai eu aucune attaque de cette maladie." En vente chez les pharmaciens ou expédié sur réclamation du prix, 25 cts. S'adresser à F. A. Wilson, Toronto.

—Le terme d'office des lieutenants-gouverneurs des provinces suivantes expire à la date indiquée : Québec, octobre 1892 ; Manitoba, juillet 1893 ; le du Prince-Edouard, septembre 1894 ; Nord-Ouest, juillet 1893. Au Nouveau-Brunswick et à la Colombie Anglaise, le terme d'office des lieutenants-gouverneurs est expiré.

CHAQUE TÉMOIGNAGE

En faveur de la Sarsaparille de Hood est strictement vrai et peut supporter le plus minutieux examen. D'où qu'il vienne, il est sûr et digne de votre confiance, tout comme, il était de votre plus respectable voisin. Avez-vous essayé cette excellente médecine ?

Pour quelqu'un qui souffre de catarrhe héréditaire nous recommandons confidentiellement les PILULES DE HOOD.

Elles devaient se trouver dans toute armoire de médicaments domestiques.

—Les tramways aux États-Unis fournissent de l'emploi à 72,000, hommes.

—Le Czar de Russie possède, comme fortune personnelle, une étendue de terrain plus grande que toute la France.

—Notre confrère, *The Dominion Illustrated Monthly*, doit éditer un numéro spécial de Noël, dont on dit d'avance tout le bien possible. Illustrations et articles littéraires, tout sera de premier choix. Qu'on y pense.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UN BREUVAGE DÉLICIEUX ET FORTIFIANT

Le chocolat Menier.—Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Chouillou, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartre ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries.

Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le vendent

La Loterie

MONT-ROYAL

Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant,

81, St-Jacques Montréal, Canada

"August Flower"

DE QUOI SOUFFRE-T-IL ?—Il est triste morose, mélancolique, de mauvaise humeur et fait éprouver le même malaise à tout son entourage. — LE REMÈDE AUGUST FLOWER.

DE QUOI SOUFFRE-T-IL ?—Il souffre éternellement d'un mal de tête constant, faible, mais très douloureux quelquefois. — LE REMÈDE AUGUST FLOWER.

DE QUOI SOUFFRE-T-IL ?—Après avoir mangé, il a un hoquet formidable, l'estomac lui saute, il a un goût amer de ce qu'il a bu ou mangé. — LE REMÈDE AUGUST FLOWER.

DE QUOI SOUFFRE-T-IL ?—Il est si rempli après avoir mangé qu'il ne peut presque pas marcher. — LE REMÈDE AUGUST FLOWER.

DE QUOI SOUFFRE-T-IL ?—Il voit le dépérissement de sa force vitale. Il est misérable, il souhaite la mort ou la paix. — LE REMÈDE AUGUST FLOWER.

G. G. GREEN, seul fabricant, Woodbury, N. J., U. S. A., et Toronto, Can

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.

Plusieurs soldantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats piteux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consouption et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (60cts ou \$1.00) en adressant

CATARRHE

COMPTANT OU A CREDIT.

Nos prix sont excessivement bas pour du comptant, et nos conditions sont des plus faciles pour du crédit. Entrez voir notre assortiment de meubles, qui est le plus complet de tout Montréal.

FRED LAPOINTE, 1551, rue Ste-Catherine

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

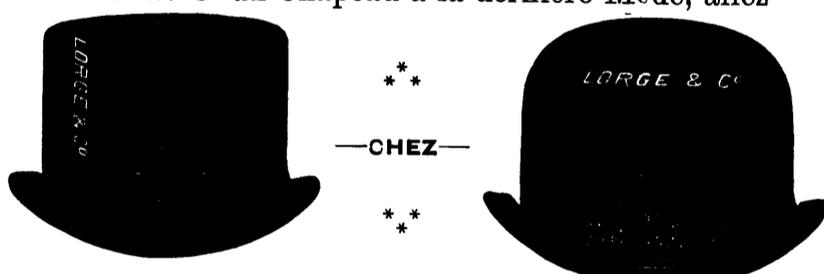
Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amalgissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

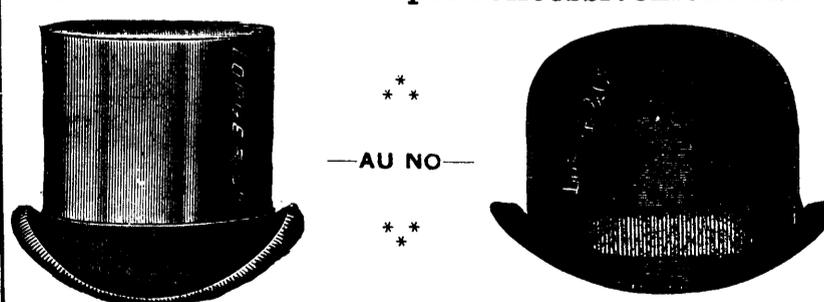
Pour avoir un Chapeau à la dernière Mode, allez



LORGE & CIE

Chapeau de soie, Pull over, Feutre, Casques, Manteaux, Etc., etc.

Qui sont vendus à des prix excessivement bas



21, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué

L.S.L.

Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons, la Compagnie à se servir de ce certificat avec des fac-simile de nos signatures actuels dans les annonces.

Ed. Gagnier
J. E. Enslin
M. A. Habel

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Canaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 8 NOVEMBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$75,000 est.....	\$75,000
1 PRIX DE 30,000 est.....	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.....	10,000
1 PRIX DE 5,000 est.....	5,000
2 PRIX DE 2,500 sont.....	5,000
5 PRIX DE 1,000 sont.....	5,000
25 PRIX DE 300 sont.....	7,500
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000
200 PRIX DE 100 sont.....	20,000
300 PRIX DE 60 sont.....	18,000
500 PRIX DE 40 sont.....	10,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 100 sont.....	10,000
100 PRIX DE 50 sont.....	5,000
100 PRIX DE 40 sont.....	4,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont.....	39,960
----------------------------	--------

3,434 prix se montant à..... \$285,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquante \$2; Un cinquante \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets de cinq piastres pour \$50

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible.

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries nous nous servons des compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRAIS CHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier Janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.



Madame Langon tomba aux genoux de Beaufort, joignit les mains.—Page 53, col. 1

LA BELLE TENEBREUSE

TROISIÈME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

—Elle-même.
 —Elle vous a trompée, vous son amie, comme elle m'a trompé, moi.
 —Non, car elle a voulu plus d'une fois partir et le hasard,—le hasard, toujours! vous amenait chaque fois sur sa route.
 —Avouez qu'il est du moins singulier ce hasard qui s'acharnait à conspirer contre moi.
 —Enfin, vaincue par votre insistance, par votre amour, elle prend une résolution énergique, celle de tout vous dire....
 —Oui, c'était là le devoir, l'honnêteté!.... Cela me brisait, mais cela me sauvait.... C'était là l'honneur....
 —Marceline n'y a point failli.
 —Qus dites-vous?
 —Je dis que Marceline a fait son devoir, ainsi que l'honneur le lui commandait.... Elle a voulu tout vous dire.... Elle a essayé, à plusieurs reprises, d'aborder avec vous cette redoutable conversation....

—Le courage lui a manqué.... Elle a été lâche....
 —Quelle femme aurait eu un pareil courage?... En connaissez-vous, monsieur Beaufort? Moi, non.
 —Il fallait écrire.
 —C'est ce qu'elle a fait.
 —Elle m'a écrit, à moi? dit-il avec une explosion d'ironie.
 —Une longue, très longue lettre dans laquelle elle vous racontait toute sa jeunesse, toute sa vie, son enfance dans la solitude auprès d'un père silencieux et rude, puis sa faute, son désespoir, le drame de cette lourde chute. Elle n'a rien omis.
 —Et qu'a-t-elle fait de cette lettre? Car il me paraît inutile de vous dire, n'est-ce pas, que je ne l'ai pas reçue?
 —Vous ne l'avez pas reçue! Hélas! Marceline le sait.
 —Qu'est devenue la lettre? encore une fois.
 —Marceline était alors à Grindelwald. Elle vous avait dit, la veille, rappelez-vous ses paroles: "Revenez demain, Pierre. Si vous revenez,

c'est que vous m'aimerez encore. C'est que vous m'aimerez, malgré mes irrégularités de caractère, malgré ma sauvagerie. C'est que vous m'aimerez malgré tout et quand même." Je cite ses paroles. Que de fois elle me les a répétées! Dans l'intervalle, entre ce jour-là et le lendemain, elle vous écrivit et confia la lettre à ce joueur d'orgue manchot que vous connaissez et qui s'était chargé de vous la remettre à vous-même, à l'hôtel de Genève. Il se grisa et perdit la lettre, mais Marceline ne le sut pas, car Jan-Jot n'osa pas s'accuser et quitta la Suisse pour retourner en France. Le lendemain, vous reveniez, sans vous douter des angoisses de Marceline, vous reveniez alors qu'elle vous avait dit : "Si vous revenez, c'est que vous m'aimerez malgré tout et quand même." Alors, elle a cru que vous pardonnerez...

—Et qu'a-t-elle dû penser lorsqu'elle a vu que je ne lui faisais même pas une allusion à sa lettre ?

—Elle s'est dit que vous étiez plus grand que les autres hommes, que votre âme était sublime. Elle avait écrit, en terminant sa lettre : "Si vous m'aimez et si vous revenez, que rien, dans votre regard, pour ne pas m'obliger de rougir, ne me rappelle la terrible confiance que je vous ai faite.

—Si cette lettre a été écrite, Marceline n'est plus coupable.

—En doutez-vous ?

—Qui me le prouvera ?

—Le témoignage de Jan-Jot lui-même qui parlera dès que Marceline le lui aura permis.

—Jan-Jot, un ivrogne... Comment le croire ?...

—Jan-Jot, un honnête homme, monsieur Beaufort. Du reste, libre à vous de ne point le croire ; mais il est une autre preuve bien autrement convaincante et devant laquelle vous vous trouverez faible : si cette lettre n'avait pas été écrite, comment expliqueriez-vous le désespoir de Marceline ? sa folie le lendemain de son mariage, quand elle disparut ? Vous ne comprenez donc pas pourquoi elle a disparu ainsi ? Faut-il donc vous le dire ? Votre cœur ne vous le crie-t-il pas ? Elle se marie avec vous. Elle vous aime... Elle est certaine que vous connaissez son passé, et que ce passé, vous le lui avez pardonné... Et le lendemain du jour béni et radieux où elle a été votre femme, elle apprend que vous ne connaissez rien, que la lettre d'explications ne vous a pas été remise... Concevez-vous l'effroyable terreur de cette femme ? Un jour ou l'autre vous apprendrez tout... et il faudra tout vous dire... Et vous l'accuserez de vous avoir trompé !... Et vous n'aurez pas assez de mots pour lui exprimer le dégoût, l'horreur, le mépris qu'elle vous inspire... Mais la mort, certainement, était préférable... Cependant, elle n'est pas morte... Elle s'est souvenue qu'elle avait un fils ?... Il fallait vivre... vivre avec la certitude qu'elle venait de meurtrir profondément, de blesser à mort le cœur de l'homme qu'elle aimait de toutes ses forces. Et voilà pourquoi Marceline a fui, fermement résolue à ne jamais reparaitre.

—Comme vous la défendez avec chaleur !

—Ne suis-je pas venue pour cela ?

—Et pourquoi Marceline vous envoie-t-elle, après vingt-cinq ans ? Pourquoi, si elle n'est pas coupable, pourquoi, si tout ce que vous m'avez dit est vrai, n'est-elle pas venue elle-même ?

La crainte de votre colère ou de vos larmes.

—Enfin, la raison, la raison de votre présence ici ?

—Pendant vingt-cinq ans, Marceline a mené une vie exemplaire, dit-elle... tous ceux qui l'ont approchée vous le diront... Tout le monde la respecte et tout le monde l'aime... Elle a vécu dans le deuil et le souvenir... et jamais ses lèvres n'ont connu le sourire... Elle a été longtemps misérable... elle a toujours été pauvre... Son fils est instruit et il est la consolation de sa mère...

—Que fait-il ?

Elle hésita, puis à voix basse :

—Il est médecin...

—Continuez... Pourquoi hésitez-vous à me dire ce qui vous a amenée ici ?...

—J'ai hésité... c'est vrai...

—C'est donc plus terrible encore ?... Et que vais-je apprendre ?

—Marceline est malheureuse.

—Ah !

—Elle a besoin de vous...

—Quels que soient ses torts, tout ce qui m'appartient est à elle...

Madame Langon secoua la tête.

—Il ne s'agit pas d'argent.

—Et de quoi donc, alors ?

—De votre consentement au mariage de son enfant...

—De son fils ! Elle est folle ! Qu'ai-je donc de commun avec lui ?...

Suis-je son père ? N'est-il pas né d'inconnus avant mon mariage ?... Qu'elle me marie avec qui bon lui semble... Je ne suis et ne veux être qu'un étranger pour lui.

Marceline baissa la tête de plus en plus.

—Il ne s'agit pas de son fils, dit-elle d'une voix si faible qu'il crut avoir mal entendu.

—Je ne vous comprends pas, madame, dit Beaufort.

—Marceline a deux enfants, un fils et une fille...

—Une fille ! une fille ! ah ! ah ! dit-il, éclatant de rire, d'un rire où il y avait autant de folie que de colère... Et que ne me le disiez vous tout de suite...

Et vous me parliez tout à l'heure d'honnêteté, de vie sainte consacrée au travail, de misères noblement supportées... Ah ! ah !... et Marceline a deux enfants... le premier d'un homme qu'elle appelle son séducteur et qu'elle ose traiter de misérable, ma foi... le second, d'un homme qu'elle ne peut appeler d'un autre nom que celui de son amant.

—Vous vous trompez, monsieur... Marceline n'a pas eu d'amant... et elle a le droit d'appeler d'un autre nom l'homme qui est le père de sa fille...

—Eh bien ! je serais curieux de connaître ce nom...

—Ecoutez-moi, monsieur... alors que Marceline était misérable, alors qu'elle avait à peine de quoi manger, alors qu'elle se sentait abandonnée de tous, un bonheur immense, imprévu, lui faisait une vie nouvelle, éclairait d'un rayon de soleil les ténèbres tristes de sa misère... elle découvrait qu'elle était mère...

Beaufort fit un brusque geste de surprise, d'anxiété.

Et il demanda :

—Combien de temps après sa disparition ?

—Deux ou trois mois.

Au comble de l'agitation, Beaufort interroge encore :

—A quelle époque cette fille est-elle née ?

—Moins d'un an après votre mariage.

—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il.

—Voulez-vous que je vous dise maintenant de quel nom Marceline appelle le père de son enfant ?

Il se cacha la tête dans ses mains.

—Elle l'appelle du nom de Pierre Beaufort, son mari.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! serait-ce vrai ! répétait le pauvre homme.

—Je le jure. Du reste, rien de plus facile que de vous assurer... Cette paternité est indéniable... même si vous faisiez à Marceline l'injure suprême de sa fidélité... Vous n'avez qu'à consulter les dates...

—Je vous crois... oh ! je vous crois... Ainsi, j'ai une fille ?...

—Oui, une fille qui est belle, qui est distinguée, qui a toutes les vertus.

—Et vous me disiez tout à l'heure que Marceline avait besoin de mon consentement pour elle ?...

—C'est la vérité...

—Elle va donc se marier ?

—Elle aime et elle est aimée... et le jeune homme qu'elle aime est digne du trésor qu'il possèdera... Marceline a été obligée jadis de donner votre nom à l'état civil où sa fille fut déclarée... Elle a hésité longtemps... l'amour maternel l'a emporté sur ses craintes de l'avenir... Elle n'a pas voulu que l'enfant restât sans nom, alors qu'elle avait le droit d'en porter un... Aujourd'hui... Marceline ne peut marier sa fille sans révéler le passé... Comme elle a hésité, devant ce mariage ! Comme elle a combattu l'amour de sa fille !... ce qui eut été sa joie, en un autre moment, lui causait des tortures insupportables... Elle a vu sa fille pleurer... et, le cœur abominablement déchiré par ces larmes, elle résistait toujours... Elle voulait ce mystère à jamais enseveli dans son passé... ce mystère que seul connaissait Jan-Jot, le joueur d'orgue... Elle ne voulait pas dire son nom... Elle ne voulait pas troubler surtout l'engourdissement de votre vie, dans la crainte de vous causer un nouveau chagrin, elle qui était déjà si coupable envers vous... Puis sa fille a voulu mourir... sa fille, la vôtre, M. Beaufort, s'est jetée dans l'Oise, voulant se noyer, accablée de désespoir... C'est un miracle qu'elle ne soit pas morte...

—Dans l'Oise, dites-vous. Où demeure-t-elle donc ?

—A Creil.

—Près de moi !... et j'ai pu vivre près d'elle sans le savoir, sans m'en douter ! Et je l'ai vue, peut-être, j'ai vu ma fille ! Où donc est-elle ? Pourquoi ne vous accompagne-t-elle pas ! Que ne l'avez-vous amenée ? Ma fille !... c'est à dire quelqu'un que je puis aimer sans arrière pensée, sans mauvais souvenirs, et qui m'aimera, car je veux qu'elle m'aime.

—Vous désirez donc la voir ?

—Si je le désire ! Elle le demande... il y a vingt-cinq ans que je vis dans l'abandon, dans la solitude de mon cœur, tournant et retournant en moi le terrible drame de mon mariage... Et aujourd'hui, déjà vieux, plus vieux que mon âge, j'apprends qu'il existe une chaste et adorable enfant dont je suis le père... Et cela vous étonne de voir que je l'appelle de toutes mes forces et de tous mes cris ?... Vous êtes folle, vraiment, vous êtes folle !... Conduisez-moi vers elle, sans tarder... Je le veux...

—Songez qu'elle n'est pas seule... Elle habite avec son frère...

—Oh ! celui-là, cet enfant d'un autre, que m'importe...

—Songez qu'elle habite avec Marceline... Elle aime sa mère et je ne puis vous conduire vers l'une sans être sûre que vous pardonneriez à l'autre.

—Pardonnez ! Est-ce possible ? J'ai trop souffert ! ! !

—Elle a souffert plus que vous !

—Non, car elle souffrait, étant coupable... Moi, je suis innocent.

—Vous ne pourrez aimer la fille sans pardonner à la mère !

—Pardonnez ! pardonnez ! ! ! dit-il, torturé par les souvenirs. Non, je ne peux pas... je ne peux pas...

—Alors, dit-elle, ma mission est terminée.

—Oh ! vous ne partirez pas... Je veux connaître ma fille... Vous n'avez par le droit de vous y refuser... je vous suivrai... je m'attacherai à vos pas, entendez-vous ?...

—Pardonnez à la mère...

—C'est un marché que vous me proposez, n'est-ce pas ? Il faut mon pardon et ma fille me sera rendue... Ainsi, ma fille aime à ce point qu'elle n'hésitera pas à mourir si on la refuse à celui qu'elle a choisi... et vous préférez qu'elle meure !... Dites à Marceline qu'elle est une mauvaise mère et qu'elle n'est pas digne du pardon qu'elle sollicite... Je n'accepte pas son marché !... je veux que ma fille me soit donnée, sans condition... Plus tard, lorsque je serai sûr que ma femme a mérité, par sa misère, par sa vie, par son affection pour ses enfants, le pardon que vous demandez pour elle, je ne le refuserai peut-être pas, sans conditions, je l'ai dit... Ma fille, madame Langon, ma fille !...

Madame Langon, pâle comme si elle allait défaillir, secouée misérablement d'un frisson qui faisait claquer ses dents, tomba tout à coup aux genoux de Beaufort, joignit les mains et dit :

—J'accepte, Pierre, j'accepte sans condition... je te rendrai ta fille... Ne me pardonne pas avant d'être certain que j'ai mérité mon pardon...

Et Beaufort éperdu, avec un grand cri :

—Marceline !... C'est toi, c'est toi, Marceline ! !

—C'est moi !

—Et je ne te reconnaissais pas !...

Il vient à elle, lui renverse la tête, plonge son regard dans les yeux de la pauvre femme...

—Tes yeux, dit-il, oui, je reconnais tes yeux !...

Puis il s'éloigne ; il est si ému qu'il est obligé de s'asseoir ; lui aussi, tremble violemment. C'est une trop grande émotion. Il est si faible encore qu'il ne peut la supporter. Il sent que ses yeux s'obscurcissent et qu'une sueur monte à son front. Alors, il penche la tête sur le dos du fauteuil.

Marceline se traîne jusqu'à lui.

Elle l'appelle, effarée :

—Pierre ! Pierre !

Mais il fait un signe de la main. Déjà, il est mieux. L'éblouissement est fini. Et il se lève, il balbutie :

—Marceline... Marceline Langon... Toi !... Toi !... Alors, le docteur Gérard, qui vient ici, ce jeune homme si bon, si intelligent, auquel tout de suite j'ai donné mon amitié...

—Gérard, dit-elle, est l'enfant né en Suisse.

—Son père ? L'homme qui a abusé de ta jeunesse... te croyant riche, et qui t'a rejetée, déshonorée et mère... en apprenant ta pauvreté... quel est-il ?

—Mon Dieu, pourquoi m'interroger ? Qu'as-tu besoin de savoir ?

—Il vit ?

—Je l'ignore.

—Non, tu le sais, car s'il était mort tu n'hésiterais pas à me dire son nom... Ce nom, Marceline, il faut que je punisse cet infâme...

—Ah ! voilà ce que je craignais !... dit-elle, affolée.

—Son nom, Marceline, je te l'ordonne...

—Sois clément pour lui, Pierre, puisque tu me pardonnes...

—Si tu implorés mon pardon pour lui, c'est que tu l'aimes, c'est que tu crains pour sa vie...

—Je l'aime, moi ! dit-elle avec un cri d'horreur.

—Puisque tu veux le défendre !

—J'ai peur pour toi.

—Ne me fais pas cette injure.

—Et bien, je ne veux pas qu'il te reste un doute...

—Ce nom ?

—Je vais te le dire... C'est Jean Daguerre de Morierval...

—Lui... lui... tu ne mens pas ?

—Sur la vie de mes deux enfants, je te le jure !

—L'infâme... je le tuerai !...

—Que Dieu nous protège !

—Mais occupons-nous de toi d'abord. Gérard est ton fils, ta fille est donc Modeste, cette charmante jeune fille que j'ai aperçue au bal de La Novice...

—Oui... et tu es deux fois son père, puisqu'il y a vingt ans, Dieu a permis que tu la sauvés...

—C'est vrai, je l'aimerais donc doublement.

—Elle aime Robert Valognes. D'une part, je ne pouvais laisser s'accomplir ce mariage, puisqu'il me fallait ton consentement ; d'autre part, M. Valognes n'eût jamais donné son fils à ma fille sans connaître le mystère de mon passé. Cet obstacle, Pierre, c'est à toi qu'il appartient de le lever.

—Et je le lèverai, sois-en certaine. Valognes est prêt à donner son consentement. Quand il saura tout, il n'y aura plus aucune raison pour reculer ce mariage.

—Alors, vois-le tout de suite, le plus tôt possible. Les deux enfants se désespèrent... Assez de souffrance... Et merci, Pierre, de tant de bonté et de magnanimité.

Et Beaufort, fou de joie, répétait :

—J'ai une fille... je vais embrasser ma fille !...

Il essaya de se calmer. La fièvre lui empourprait le visage.

—Le plus tôt possible, Marceline ; oui... aujourd'hui même, je verrai Louis Valognes. Il est justement à Creil. Je l'ai rencontré ce matin chez Me Parlanget. Il dine chez son notaire. Moi aussi. J'aurai, avant ou après, tout le temps de lui parler. Si l'occasion ne s'en présente pas, je la ferai naître et, au besoin, ce soir, j'accompagnerai Valognes jusqu'à son château de La Novice.

—Et aussitôt tu me feras connaître sa réponse ?

—Sans retard. Maintenant, je ne veux pas rester une minute de plus sans revoir ma fille... Conduis-moi auprès d'elle...

—Que lui diras-tu ? As-tu réfléchi ?... Il faudra donc tout de suite que tu la fasses rougir de sa mère ? Ménage-moi... Je l'aime tant... Ne vaudra-t-il pas mieux modérer ta grande hâte de la revoir et ne venir que lorsque tu lui apporteras la nouvelle de son mariage avec Robert ?... Alors déjà je l'aurai préparée, moi, à la rencontre de son père... Déjà, moi-même, j'aurai pu tout dire... et obtenir son pardon et celui de mon fils.

—Tes enfants ne sont pas tes juges, ils n'auront rien à te pardonner ; ils n'auront qu'à sécher tes larmes ; mais ce que tu dis est sage. Il vaut mieux préparer Modeste à cette nouvelle. Moi, je vais retrouver Valognes chez Me Parlanget...

Marceline s'agenouilla de nouveau devant son mari.

—Pierre, dit-elle, pardon de tout le mal que je t'ai fait... pardon, au lieu de me repousser, tu m'accueilles... tu as raison, va, car j'ai bien souffert... Regarde comme mes cheveux ont blanchi, comme mes traits se sont flétris... Je suis cependant dans la force de l'âge... La douleur m'a tellement changée que tu ne m'as pas reconnue... Pardon... Pierre...

Elle baisa les mains de Beaufort, qu'elle mouilla de ses larmes. Il la releva, ému par cette voix où il retrouva l'intonation douce de la Marceline d'autrefois.

—Plus tard, Marceline, oui, je crois que je te pardonnerai, quand j'aurai revu ma fille... quand j'aurai contemplé et embrassé ce trésor que tu m'as gardé avec tant de soin, quand j'aurai vu combien il est riche, et de quelles vertus il est fait, alors je n'aurai plus qu'à te pardonner, Marceline, en rencontrant tes lèvres, pauvre femme, sur le front de notre fille...

Elle se releva. Elle essuya ses yeux.

—J'attendrai, dit-elle. Adieu... A bientôt...

—A bientôt, Marceline.

Elle sortit lentement, les yeux rouges.

Elle était si accablée par son émotion qu'elle ne vit pas un homme qui se dissimulait derrière les rideaux du salon qui précédait le cabinet de Beaufort.

Quand elle traversa le salon, pourtant, cet homme pencha la tête, évidemment.

—Marceline de Montescourt... murmura-t-il... c'était elle ! Et le Dr Gérard est mon fils... Quelle révélation !...

Cet homme, c'était Daguerre.

Quand Marceline se fut éloignée, il sortit de sa cachette, au même moment Beaufort quittait son cabinet et entra au salon.

Les deux hommes se trouvèrent face à face.

Il se regardèrent silencieusement pendant une longue minute.

Leurs lèvres tremblaient. Daguerre essayait de faire bonne contenance, en dépit de son trouble.

Ce fut Beaufort qui rompit le silence.

Il dit, extrêmement calme, cependant sa voix était sourde :

Tu as vu cette femme qui sort de chez moi ?

—Non.

—Tu mens. Il est impossible que tu ne l'aies point rencontrée. Et, si tu mens, c'est que, ou bien tu l'as reconnue, ou bien tu as entendu la conversation que je viens d'avoir avec elle...

—Me crois-tu capable d'écouter aux portes ?... Tu es fou... Quel intérêt ?

—Cette femme, Daguerre, est Marceline de Montescourt, ma femme.

—Ah ! tu as fini par la retrouver ?... Tant mieux.

—Cette femme est ton ancienne fiancée.

—Tu veux plaisanter, je suppose ?

—Misérable, ose donc nier... dit Beaufort en lui secouant le bras.

Daguerre était dix fois plus robuste que Beaufort. Il aurait pu aisément se débarrasser de cette étreinte. Il n'y songea même pas.

—Tu comprends, n'est-ce pas ? que l'un de nous deux est de trop...

Nous nous battons demain... mais je veux un duel à mort... L'un de nous deux restera sur le terrain... Je verrai si tu te montreras aussi brave devant mon pistolet que tu l'as été vis-à-vis d'une enfant ignorante, naïve e sans défense.

Et il le laissa, en lui adressant un regard plein de mépris.

Daguerre resta un moment debout, à la même place.

Puis il eut un sourire sinistre :

—Oh ! demain, demain, dit-il, c'est bien tard... qui sait ce qui se passera d'ici à demain ?

Il entra dans le cabinet de Beaufort. Il jeta un regard circulaire autour de lui et n'eut pas de peine à trouver ce qu'il cherchait.

Sur un meuble était un revolver dans sa gaine, le revolver de Beaufort. Il le prit, s'assura qu'il était chargé de ses six coups et le cacha dans la poche de son pardessus...

II

Beaufort, libre d'esprit, plein de gaieté, malgré le duel qu'il prévoyait pour le lendemain avec son ancien associé, sortit de chez lui et se hâta de courir chez Me Parlanget.

Il avait hâte de voir Valognes, de lui raconter sa vie, à lui, tout d'abord, afin de le préparer au récit qu'il se proposait de lui faire de la vie de Marceline.

On dînait à six heures chez le notaire.

Valognes, qui faisait des courses dans Creil, arriva à six heures sonnant.

Beaufort l'attendait avec une vive impatience.

Quand il le vit entrer, profitant de ce qu'il se trouvait seul avec lui dans le salon—Me Parlanget étant occupé dans son étude par un contrat de mariage—il dit :

—Monsieur Valognes, je vous vois très triste du prochain départ de Robert.

—En effet, ce départ m'afflige profondément, je ne le cache pas.

—Si j'empêchais votre fils de quitter la France ?

—Vous ! impossible. J'ai eu beau lui donner des conseils, me servir des meilleurs arguments, il n'a pas voulu entendre raison. Vous ne pouvez réussir là où j'ai échoué.

— Qui sait ?
 — Expliquez-vous, monsieur Beaufort.
 — Votre fils s'en va parce qu'il veut épouser la fille de Marceline Langon.
 — Et parce que madame Langon ne le veut pas, c'est cela.
 — Il y a des obstacles à ce mariage ?
 — Des obstacles de deux natures, qui viennent de la résistance de Marceline, d'abord, et du mystère qui pèse sur son passé—mystères que je voudrais bien pénétrer.
 — Le premier de ces obstacles n'existe plus.
 — Que dites-vous ? Madame Langon consentirait ?...
 — Au mariage de Robert avec Modeste, parfaitement.
 — Et c'est vous qui avez obtenu ce consentement ?
 — Non pas. Marceline Langon a consenti d'elle-même.
 — Mais, l'autre obstacle ?
 — Le mystère du passé de cette... pauvre femme ?
 — C'est cela.
 — Eh bien ! je l'éclaircirai, moi.
 — Vous !
 — Certes. Et à votre plus grande satisfaction, je l'espère.
 — Vous êtes donc sorcier ?
 — Peut-être bien.
 On entendit le notaire qui sortait de l'étude et se dirigeait vers le salon. Beaufort n'eut que le temps de dire :
 — C'est une longue histoire à vous conter, monsieur Valognes.
 — Et je suis curieux de la connaître.
 — Demain, voulez-vous me donner rendez-vous ?
 — Pourquoi demain ? Pourquoi ce retard d'un jour ? Je suis pressé quand il s'agit du bonheur de mon fils.
 — Comment faire ?
 — C'est bien simple. Re conduisez-moi ce soir à La Novice. En chemin nous aurons tout le temps de causer. Vous me protégerez si je fais une mauvaise rencontre... car il ne faut pas oublier que j'aurai avec moi 450,000 francs de billets de banque... Demain, vous passerez la journée au château et nous essayerons de tuer un chevreuil dans la forêt.
 — Eh bien ! j'accepte, car j'ai hâte de tout vous dire.
 — Et j'ai hâte de tout entendre.
 Me Parlanget entra. Ils se turent.
 Quelques minutes après on se mettait à table.
 Dans l'intervalle, Beaufort, dans l'étude, avait eu le temps d'écrire à Marceline Langon une lettre qu'il mit sous enveloppe et envoya :
 " Bon espoir."
 Il n'y avait que ces deux mots.
 Cela n'était pas signé, mais cela ne suffisait-il pas pour Marceline !
 Elle montra la lettre à Modeste :
 — Il s'agit de toi, ma fille... Courage !... Je ne puis t'en dire davantage, mais demain, sans doute, tu sauras tout !...
 Valognes avait son cheval à l'écurie chez Me Parlanget.
 Vers neuf heures du soir, il fit atteler.
 La voiture était la petite charette anglaise que nous connaissons et dans laquelle nous avons vu Robert venir pour la première fois chercher le docteur Gérard.
 Ils partirent bientôt.
 — Allons, dit le manufacturier, racontez-moi toute cette histoire.
 — J'irai droit au but, monsieur Valognes. Vous avez voulu, jadis, épouser Marceline Langon.
 — Il y a bel âge. Ce temps-là est passé.
 — Vous ne l'avez pas épousée, pourquoi ?
 — Parce qu'elle a refusé, parbleu.
 — Et savez-vous pourquoi elle a refusé ?
 — Ma foi non, je n'ai jamais pu le deviner.
 — Marceline Langon était mariée.
 L'ancien contremaître fit un brusque mouvement ; le cheval, étonné, s'arrêta, mais reçut un vigoureux coup de fouet.
 — Vous êtes sûr ?
 — Oui.
 — Et vous connaissez M. Langon ?
 — M. Langon n'existe pas.
 — Je ne suis pas très fort sur les énigmes.
 — Point d'énigme. Je dis que M. Langon n'existe pas, parce que Marceline portait un faux nom...
 — Et le vrai nom, le connaissiez-vous, par hasard ?
 — Oui.
 — Dites-le donc, dites-le donc... je suis sur des épines, moi.
 La voiture traversait la campagne autour de Creil, et, malgré les premières ténèbres nocturnes, on distinguait la ligne de la forêt, plus sombre que la nuit, qui se détachait à quelque distance.
 Le mari de Marceline s'appelle Pierre Beaufort.
 Cette fois, le mouvement nerveux de Valognes répercuté sur la bride, fut si violent que le cheval recula, se cabra.
 — Vous ! dit-il d'une voix étouffée, vous ! !...
 — Et je vais tout de suite au-devant d'une objection. Vous allez me demander pourquoi j'ai attendu jusques aujourd'hui pour tout vous dire.
 — Ma foi, oui, je l'avoue.
 — Parce que j'ignorais que Marceline Langon fût ma femme...
 Valognes le considéra d'un air stupéfait.
 Evidemment, il commençait à croire que son interlocuteur n'avait pas toute sa raison.
 Beaufort le comprit. Il sourit et hocha la tête :

— Je ne suis pas fou, dit-il... Vous pouvez me croire sur parole... mais je comprends que ce que je viens de vous dire demande explications, et ces explications, je vais vous les donner...

La lune venait de se lever. Le ciel était d'un bleu profond, émaillé de constellations éclatantes. Les ténèbres n'étaient plus aussi profondes que tout à l'heure. L'atmosphère était douce. Il faisait une magnifique soirée des premiers jours de septembre.

La voiture s'engagea dans la forêt.

Dans la campagne, une minute auparavant, le silence était grand. Encore entendait-on, quand même, quelques bruits ; les clochettes d'un troupeau de vaches, le ronflement lointain d'une usine, l'aboïement d'un chien, le chant d'un ouvrier de ferme attardé sur les routes. C'était la dernière voix de la nature qui allait s'endormir.

Mais là, dans la forêt, plus rien que le silence lourd des grandes futaies, quand pas même une légère brise n'agite les feuilles et ne fait craquer les branches.

La lune apparaissait encore, mais seulement par places, lorsqu'elle pouvait percer à travers les arbres ou rencontrait une clairière, un taillis, une coupe de l'année précédente.

Autrement, les cimes seules étaient éclairées et la route restait plongée dans l'obscurité.

Valognes se mit à dire en riant :

— C'est égal, il y a bien des garnements dans la contrée, et si l'on savait que j'emporte quatre cent cinquante mille francs en billets de banque dans cette sacoche de cuir, je passerais peut-être un mauvais quart d'heure.

Ils arrivaient, au même moment, dans un endroit de la forêt appelé la *Mare aux Biches*.

Il y a là quarante ou cinquante hectares de broussailles inextricables au milieu desquelles s'étalent les eaux stagnantes d'une mare où, toutes les nuits, viennent se rafraîchir les animaux de la forêt.

Les bords sablonneux sont piétinés de traces de chevreuils, de sangliers, de cerfs et de biches.

Là, souvent, par les nuits de lune, on entend le coup de fusil d'un braconnier à l'affût.

Et le lendemain, à l'étal d'un boucher de Creil ou de Chantilly, pend une noble bête, la langue entre les dents.

Ce n'est plus la haute futaie, dans ce coin-là, mais des arbres de vingt ans, des gaulis de frênes et des bouleaux très épais à travers lesquels il est bien difficile de passer.

De grandes allées régulières coupent cet enchevêtrement, comme partout dans la forêt d'Halatte.

Le chemin suivi par Valognes était défoncé.

Il y avait une sablière non loin de là, en exploitation depuis quelque temps et les chariots lourdement chargés de sable avaient creusé des ornières profondes.

La voiture du manufacturier allait donc au pas.

A deux ou trois reprises, pendant que les courts moments de silence où les deux hommes ne parlaient pas, Beaufort, qui avait l'oreille fine, appuya la main sur le bras de Valognes.

— Ecoutez ! avait-il dit, à voix basse.

L'autre avait prêté l'oreille.

— Je n'entends rien.

— J'ai entendu, moi, des pas dans les broussailles... très distinctement, j'en suis certain...

— Cela ne doit pas vous étonner, dit Valognes en riant. Cette partie de la forêt est fréquentée par les grands animaux. C'est quelque chevreuil ou quelque harde de cerfs et de biches. Demain, nous ferons certainement bonne chasse.

— Je ne sais si c'est un effet d'imagination, dit Beaufort, mais il me semble reconnaître plutôt le pas d'un homme.

— Imagination, comme vous dites. Nous parlions tout à l'heure du danger que nous pouvions courir. Il n'en faut pas davantage...

— Prenez quand même vos précautions... Vous êtes armé ?

— J'ai un revolver dans ma voiture, dans sa gaine.

— Passez-moi les guides... je conduirai... Apprêtez votre revolver, voyez s'il fonctionne bien et gardez-le à la portée de la main.

Valognes suivit ce conseil, puis reprit les guides.

Le chemin continuant d'être défoncé, le cheval allait toujours au pas. Les deux hommes reprurent leur conversation.

— Ce que vous venez de me dire tout à l'heure, monsieur Beaufort, m'étonne étrangement. Cela est si inattendu, si romanesque surtout, que vous ne serez pas surpris si je me montre un peu incrédule. Marceline Langon, votre femme ! Elle que je connais depuis vingt-cinq ans ! Il est vrai que j'ai toujours deviné quelque mystère dans sa vie ! A plusieurs reprises, j'ai essayé de l'interroger et j'ai bien vu que je renuais un passé douloureux.

— Bien douloureux en effet, puisqu'il a brisé deux vies.

— Eh bien, je vous écoute, monsieur Beaufort. Au fond, voyez-vous, je ne demande pas mieux que de me laisser convaincre. Qu'est-ce que je cherche moi, le bonheur de mon fils... Et pourvu qu'il n'y ait pas, dans tout ce que vous allez me dire, de manquement à l'honneur...

— Rassurez-vous... quand vous m'aurez entendu... vous plaindrez Marceline du plus profond de votre cœur...

— Ah ! Et vous ?

JULES MARY

A suivre

La Salsepareille d'AYER

Est supérieure à toutes les autres préparations se disant dépuratifs du sang. La première de toutes, parce que le principal ingrédient employé à sa fabrication est l'extrait véritable de la racine de salsepareille de l'Honduras, la variété la plus riche en propriétés médicinales.

Guérit le Catarrhe Aussi, parce que la Bardane Jaune est cultivée expressément pour la Compagnie et est toujours fraîche et de la meilleure qualité. Avec un soin égal et judicieux, chacun des autres ingrédients est choisi et combiné. Elle est

La Médecine Supérieure

parce qu'elle est toujours la même, en apparence, goût et effet. Elle est grandement concentrée, et de petites doses seulement sont nécessaires. Elle est, en conséquence, le dépuratif du sang le plus économique qui existe. Elle rend

Guérit LES SCROFULES les aliments nutritifs, le travail agréable, le sommeil réparateur et la vie pleine de bien-être. Elle recherche toutes les impuretés dans le système et les expulse sans faire de mal par les voies naturelles. La Salsepareille d'AYER donne à la démarche l'élasticité, et aux vieillards et aux infirmes, la santé, les nouvelles forces et la vitalité.

La Salsepareille d'AYER,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes. Prix \$1; six flacons, \$5.

Elle en a guéri d'autres, elle vous guérira.

MAISONS RECOMMANDÉES

V. ROY & L. E. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
0 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
Élevateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeon
12, Place d'Armes, Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

UNE AFFAIRE CERTAINE

Nous ne craignons pas d'avancer que nous avons l'assortiment le plus complet de meubles, de la ville, comprenant ce qu'il y a de plus artistique dans cette ligne, et venant des premières manufactures de l'Ouest aussi les meubles les meilleur marché des manufactures locales telles que St-Jérôme, etc., etc.

FRED LAPOINTE,
1551, rue Ste-Catherine

Saint-Nicolas, Journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 4, rue Soufflot, Paris (France)

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

No 2.—ENIGME

Je me cache à tes yeux, cherche-moi sous ces vers
Sans trop approfondir tu me verras paraître,
Je te prévient, pourtant si tu veux me connaître,
Que l'on trouve, chez moi, les sens les plus divers.

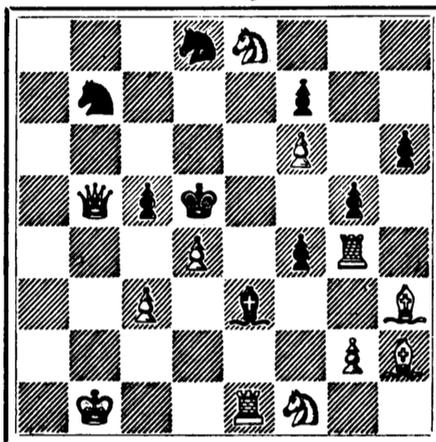
Si, par malheur, j'allais m'expliquer de travers,
Tu serais indulgent. N'est-il pas vrai, mon maître ?
Tu pourras me saisir, me faire disparaître.
M'admirer en tout sens, à l'endroit, à l'envers.

J'apparais en argent, en or, en fer, en cuivre.
Pleine de vie ou morte et couverte de givre.
Je nage dans l'étang sous le nom d'un poisson.

Utile au voyageur, utile au militaire,
Sans moi, point d'éventail et point de feuilleton.
L'éditeur, bras croisés, ne saurait plus que faire.

No 63.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. le Dr Charles Faruflini,
Noirs—9 pièces

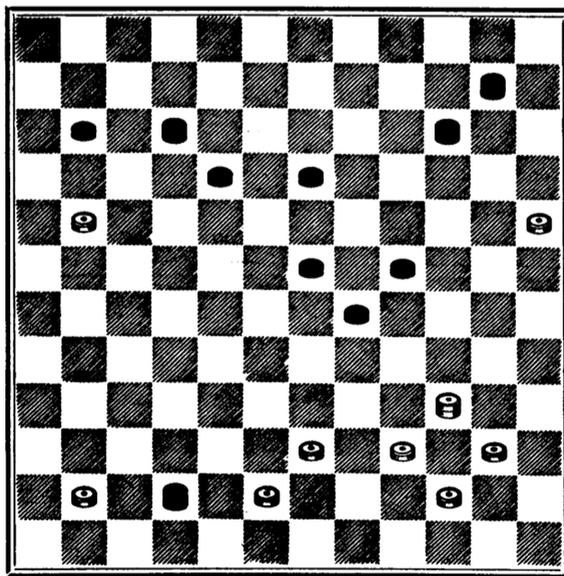


Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 75.—PROBLEME DE DAMES

Composé par C.-Eph. Saint-Maurice (âgé de 10 ans), Montréal
Noirs—10 pièces



Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 73

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
50	45	38	51
57	50	44	57
59	52	58	45
67	51	61	40
62	3	49	62
3	69	gagne.	

Enigme No 1.—Le mot est : Lettre.

Solution du problème d'Échecs No 62

Blancs	Noirs
1 D 5 C	1 Ad libitum.
2 Mat selon le coup des Noirs.	

A CORRIGER : Dans le problème No 74, publié la semaine dernière, il faut ajouter un pion noir à la case 25. Solutions justes du problème de Dames 73. MM. F. Duguay, A. Ladouceur, S. Côté, J. B. Guy, V. Bisson, Montréal.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

SAISON D'AUTOMNE 1892

LISEZ AVEC ATTENTION

Nous offrons à nos pratiques pendant ce mois des lignes spéciales de marchandises dans tous les départements. C'est une question d'économie très importante pour le public en général de visiter nos magasins. Toutes les marchandises vendues à nos comptoirs sont d'importation directe, et importées des plus grands centres européens. C'est dire que toutes personnes achetant de nous, achètent aux prix du gros. Ce que nous calculons valoir à chaque acheteur un bénéfice clair de 25 p. c. et souvent 33½ p. c. sur certaines lignes de marchandises.

AUTRE REMARQUE.—Outre la grande économie de 25 à 33½ p. c. faite en achetant de nous, il est un autre avantage qu'il faut considérer au point de vue de satisfaction. C'EST AVANTAGE est que, étant importateurs directs, et notre acheteur séjournant en Europe pour le moins six mois pas année, il en résulte que nous offrons à nos clients de hautes nouveautés, et de plus des marchandises qui rencontrent le goût et les fantaisies des dames fashionables de Montréal.

INCONTESTABLE.— Nous avons les plus grands départements de manteaux.

JOHN MURPHY & CIE

Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2183

Federal Tel. 58

PACIFIQUE CANADIEN

CHARS - DIRECTS

POUR

TOURISTES

Pour l'accommodation des porteurs de billets de 2nd classe, voyageront comme suit :

De Montréal à Vancouver

Laisse la gare Dalhousie à 8.40 p.m.

Chaque mercredi

De Montréal à Saint-Paul

Laisse la Gare Windsor à 11.45 a.m.

Chaque samedi.

De Montréal à Chicago

Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.

Chaque mardi.

De Montréal à Boston

Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.

Chaque jeudi et vendredi.

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

BUREAU des BILLETS à Montréal

266 RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C.P.R.

ATTRACTION EXTRAORDINAIRE

Nous avons 25 milles pieds carrés de plancher, tout couvert de meubles de tout genre, et représentant une valeur de \$75,000, ce qui en fait le plus beau et le plus spacieux magasin de la Puissance.

FRED LAPOINTE,

1551, rue Ste-Catherine



RECOMMANDE COMME ETANT LE MEILLEUR REMÈDE.
LE MARS, PLYMOUTH, CO. IA., mai 1889.
J'ai souffert deux ans du manque de sommeil par surcroît de travail. Ayant fait usage du Tonic du Père Koenig, je me suis parfaitement guéri. Je recommande ce remède comme le meilleur pour des maladies semblables. F. BORNHORST.

UN BIEN MAUVAIS CAS.
274 RUE ST-PAUL, MONTREAL, mars 1891.
Un jeune homme de 32 ans, épileptique depuis 20 ans, tombait en convulsions 10 à 12 fois le jour. C'était un bien mauvais cas à guérir. Cependant ayant fait usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, après avoir fait essai en vain de tous les autres remèdes, il s'est parfaitement guéri. N. QUINTAL.

WEST LEYDEN, N.-Y., 12 mars 1891.
Ma femme souffrait d'hystérie et ayant fait usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, s'est parfaitement guérie. Elle aussi bien que moi, attestons que ce remède opère les guérisons qu'on lui assure capable de faire. FRANK STAB.

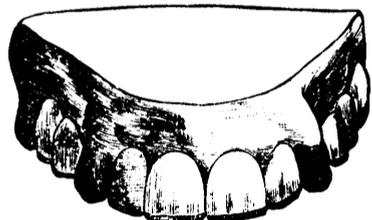
GRATIS - Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ
Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes
Les Villes et Villages
importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE
sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York
Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.
DR BROUSSEAU
No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

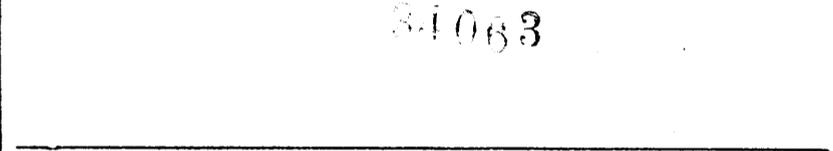
CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entreient le scalpe en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille
HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Tous les éléments constitutifs de la chair et de la vigueur, propres au bœuf pur sont fournis par le
JOHNSTON'S FLUID BEEF



ROBILVARD, 27, rue St-André. - Seul Comment se servir de l'Eau Minérale St-Léon embouteilleur.



Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.
Prenez cette eau qui est un des meilleurs altératifs, buvez-en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.
Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches: 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame

MAISON - BLANCHE
65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment
à UN SEUL PRIX
T. BRICAULT

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,
"WESTERN"
INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1,550,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. H. BOUTIN & FILS Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HUBERT Agent du dent français PIERRE DUPONT. Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre
CHOCOLAT MENIER
VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

LA MACHINE A TRICOTER
A UNE PIASTRE
Ayez
L'œil
&
ceci
Demandez-la à votre agent de machine à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00.
S'adressez à **GREENMAL BROS**
Manuf., Georgetown, Ont

MEUBLES AU RABAIS
Afin de faire place pour de nouvelles marchandises, que nous devons recevoir prochainement, nous ferons une réduction de 20 à 40 pour cent sur tous nos meubles et cela durant tout le mois de juin.
N'oubliez pas l'adresse,
FRED LAPOINTE,
1551, Sainte-Catherine

HAZELTON PIANOS.
LE CHOIX DES ARTISTES

Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin
L'ENPRATTE
1676
NOTRE DAME MONTREAL

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
les seules
qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le
DEVELOPPEMENT

ET LA
Fermete des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME
SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5
En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :
L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tél. Bell 6513
A LA CLASSE OUVRIERE
Afin de faciliter la classe ouvrière et tous ceux qui ne peuvent visiter nos magasins pendant le jour nous tiendrons notre magasin ouvert tous les soirs jusqu'à 10 hrs.
FRED LAPOINTE,
1551, rue Ste-Catherine



LES TORTURES CORPORELLES
Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.